ESSAI

N° 104

SUR LES

CAUSES PROVIDENTIELLES

considérées

DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'ART DE GUÉRIR.

THÈSE

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

le 16 Décembre 1850,

PAR

Louis-Léopold LEMBERT,

de St.-Genis-Laval (Rhône),

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.



MONTPELLIER,

JEAN MARTEL AÎNÉ, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

rue de la Préfecture 10.

1850

Avertissement.

Les considérations que je présente aujourd'hui à l'appréciation toujours bienveillante de mes Juges, ne sont pas le fruit de réflexions d'un jour. Plus de quatre années se sont écoulées, depuis que, dans un travail qui n'est pas encore terminé et qui a pour objet l'étude de l'eau considérée dans ses rapports avec les harmonies de la nature, j'écrivais ces mots : « La science moderne a fait d'immenses progrès, cela est incontestable ; mais elle a, à mon sens, le tort de trop vouloir expliquer par les causes physiques, chimiques, physiologiques, et de ne faire aucune part aux causes occultes, c'est-à-dire providentielles. » Et si le temps et l'observation réfléchie ont pu apporter quelques modifications dans ma manière d'envisager certains faits, je me suis affermi davantage dans cette pensée que la science pourrait retirer des avantages réels de cette manière de l'envisager.

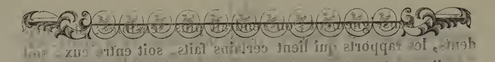
Je sais bien que l'idée n'est pas nouvelle : j'aurai occasion de parler de son origine, et de l'influence qu'elle a pu exercer sur l'art de guérir ; mais ce qui n'a pas été fait, du moins que je sache, c'est son application méthodique et générale dans les recherches scientifiques, ainsi que dans l'enseignement. Or, je crois pouvoir affirmer, d'après ma propre expérience, que l'introduction de ce genre de considérations dans la science et dans l'enseignement ne serait pas sans utilité.

Dans la science, on fixerait dans beaucoup de circonstances le but vers lequel elle doit tendre, en déterminant d'une manière plus précise les termes de certains problèmes, et rendant par cela même leur solution plus facile.

Dans l'enseignement, on rendrait plus sensibles, plus évidents, les rapports qui lient certains faits, soit entre eux, soit avec l'ensemble de la nature, et cette connaissance contribuerait sans doute à développer dans la jeunesse le goût des études sérieuses, en en facilitant l'intelligence. Enfin, l'esprit du néophyte, constamment ramené à l'idée de l'Etre Suprême et de sa sagesse infinie, ne pourrait que se fortifier dans des idées qu'il oublie trop souvent.

Mais, avant d'entrer en matière, je dois m'expliquer catégoriquement par rapport au principe sur lequel je m'appuie: principe dont la contestation rendrait nulle et non avenue toute discussion ultérieure.

Pour moi, Dieu n'est pas une abstraction; je ne saurais le comprendre que comme un être ayant une existence réelle, une volonté, un libre arbitre, et possédant en soi sa raison d'être. L'univers est créé par lui d'après un plan qui, tout au moins dans l'ordre logique, a dû être préconçu. Il a *voulu,* pour manifester sa sagesse, donner à chaque substance des propriétés en harmonie avec le reste de la matière. Il a voulu que ces propriétés fussent le plus favorables au développement des êtres organisés, le plus en rapport avec leurs besoins, le plus propres à maintenir l'équilibre entre les êtres eux-mêmes et les phénomènes qui naissent de leurs rapports, de leurs identités et de leurs contrastes. Enfin, il a voulu que, au-dedans et au-dehors de lui, tout fût le mieux approprié au développement physique, moral et intellectuel de l'homme, c'est-à-dire, lui rendît plus facile la voie du progrès, qui est sa destinée évidente.



ESSAI

SUR LES

CAUSES PROVIDENTIELLES

considérées dans leurs Rapports avec l'Art de guérir.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour s'entendre.

De toutes les créatures qui habitent notre globe et dont l'existence a pu être constatée, l'homme est le seul qui jouisse de la faculté non-seulement de remonter des effets généraux ou particuliers aux causes de ces mêmes effets, mais encore de remonter à sa propre cause, c'est-à-dire à Dieu.

Voilà un fait dont la *cause* est *providentielle*. En effet, si Dieu a doué l'homme d'une si belle faculté en la refusant à la brute, c'est que, sans doute, cette faculté lui aurait été nuisible ou tout au moins inutile pour accomplir sa destinée, et Dieu ne dote aucune créature de facultés qui lui soient essentiellement nuisibles ou même inutiles. Et, du reste, la brute ne l'aurait pas été dans de telles conditions ; au contraire, la destinée de l'homme déterminée par le Créateur exigeait, pour être accomplie selon ses vues, qu'il fût doué de la causalité.

Aussi, l'humanité naissante a-t-elle, immédiatement et comme par *instinct*, qu'on me pardonne l'expression, cherché les causes, et de sa

propre existence, et de tous les grands phénomènes de la nature. Mais n'apercevant aucun rapport immédiat entre ces effets et les causes qui les produisent, elle les a rapportées directement à la Divinité. Et remarquons bien ici que l'humanité-enfant a agi, par rapport à Dieu, de la même manière que l'homme-enfant agit par rapport à ses parents. La cause de cet effet est providentielle, cette cause est l'unité de plan dans la Création.

Aussitôt que le besoin eut créé l'art de guérir, les médecins comprirent parfaitement combien il leur importait de remonter des effets qu'ils avaient à combattre aux causes qui les avaient produits, et de déterminer le rapport qui liait le remède avec la maladie; car il était évident alors, comme il est évident aujourd'hui, que si tous ces rapports étaient parfaitement connus du médecin, la médecine serait une science aussi exacte que les mathématiques.

Mais que de théories enfantées et que de déceptions les ont suivies, sans refroidir le zèle ardent de ces hommes d'élite, soldats infatigables de la science, et qui tous sont morts sur la brèche en léguant aux générations le fruit de leurs opiniâtres recherches! Gloire leur soit rendue; et s'il nous est impossible de mettre à exécution ce précepte du Père de la médecine: « il faut s'efforcer de l'emporter sur les autres en faisant mieux qu'eux », marchons du moins sur leurs traces, apportons notre pierre à l'édifice d'une science que les hommes n'ont pas hésité à qualifier de divine. N'oublions pas que tout homme qui possède ou croit posséder une vérité, quelque minime qu'elle soit, ne doit pas la garder pour lui.

Comme nous l'avons dit, les premiers pas que fit l'humanité dans l'étude des causes furent signalés par autant de chutes. En pouvait-il être autrement? L'humanité-enfant pouvait-elle marcher autrement que l'homme dans les mêmes conditions?

Dès que l'enfant fait usage de ses sens, il commet de nombreuses erreurs que l'expérience rectifie plus tard; de même l'humanité créa de nombreuses hypothèses qu'est venue renverser l'expérience.

Hippocrate, un des premiers, recommanda aux médecins et aux philosophes l'exclusion des hypothèses et l'étude des faits; il proclama la méthode expérimentale, renouvelée plus tard par Bacon et Descartes. Malheureusement, la méthode étant trouvée, les médecins et les philo-

sophes ne la suivirent pas. Il y a plus, l'inventeur de cette méthode ne resta pas toujours lui-même dans la voie qu'il avait indiquée; il bâtit un système sur l'hypothèse des quatre humeurs. Le temps a fait justice du système, mais il n'a fait que consolider la méthode. Tâchons d'y être fidèles, consultons l'expérience, efforçons-nous d'éviter les hypothèses; puis, ainsi armés, essayons de repousser l'erreur et d'arriver à la vérité.

Je dis d'abord qu'il y a une cause première, unique, invariable; cette cause, c'est Dieu.

Abstraction faite de cette cause première, qui ne saurait être un effet, tout ce qui a une existence réelle, constatable, peut être tour-à-tour cause ou effet, suivant les circonstances et suivant la manière d'envisager les questions.

Mais, évidemment, les causes semblables ou analogues produiront des effets immédiats semblables ou analogues. Il importe donc de classer tout ce qui existe en catégories de principes ou éléments, semblables ou analogues, que nous appellerons *règnes*.

La classification de la nature en règnes n'est pas nouvelle, mais celle qui existe est défectueuse et vicieuse; elle ne comprend pas toute la nature, elle confond des objets dissemblables. Nous allons donc en proposer une autre; nous la donnerons d'abord, nous la justifierons ensuite.

CLASSIFICATION DE LA NATURE EN HUIT RÈGNES.

1° Règne qualitatif;	5° Règne animal;
2° Règne dynamique;	6° Règne hominal;
3° Règne minéral;	7° Règne animique;
4° Règne végétal;	8° Règne sidéral.

Règne qualitatif. — L'existence de ce règne paraîtra sans doute à plusieurs n'être qu'une pure hypothèse; je crois pourtant que, dans l'état actuel de la science, c'est celui qu'il importe le plus au médecin de connaître. Sa connaissance serait la clef d'une science qui n'existe pas encore, mais qu'on découvrira, j'en ai la certitude. Cette science que je comprends devoir exister, que *j'ai rêvée* depuis long-temps, et dont jusqu'à présent

je n'ai qu'une idée confuse quant aux moyens d'investigation, cette science, dis-je, serait à la chimie ce que la physiologie et la psychologie sont à l'anatomie. Quand nous avons étudié chimiquement l'antimoine et ses préparations, le quinquina et les principes immédiats qui y sont contenus, lors même que nous avons déterminé le nombre d'atomes qui entrent dans la composition de ces corps, que savons-nous relativement à leurs propriétés thérapeutiques? Est-ce que les premiers qui ont employé l'éther et le chloroforme ont déduit leurs propriétés anesthésiques de leur composition chimique? L'anatomiste qui a découvert un organe a la physiologie pour le guider dans la détermination de ses usages, et *vice versâ*. Mais le chimiste qui a découvert une substance nouvelle! Où est le fil qui le conduira dans les recherches qu'il sera tenté de faire pour découvrir ses propriétés médicales? L'empirisme! Mais quoique l'empirisme soit encore la seule méthode vraiment rationnelle, que de longueurs, que de tâtonnements, que de travaux inutiles, et que les progrès qu'il fait faire à la science sont lents!

Les propriétés physiques et chimiques d'un corps sont celles qui intéressent le moins le praticien; ce qu'il lui faut à lui, c'est la *qualité* de la substance. Trouvez cela aujourd'hui, et la médecine de demain sera plus grande de toute la distance qui sépare le corps vivant du cadavre.

L'homme a voulu pénétrer les secrets de la génération, les expliquer. Quelques-uns ont poussé la démence ou l'impiété (je ne sais duquel de ces deux mots me servir) jusqu'à vouloir se faire créateurs, produire eux-mêmes des êtres animés; ces folles tentatives ont eu les résultats qu'on pouvait en attendre.

Les superbes travaux de quelques micrographes modernes sur la génération, les analyses chimiques et microscopiques du sperme, les travaux des botanistes sur les organes sexuels des plantes, les études microscopiques de ces mêmes organes, l'étude chimique et microscopique du pollen, tous ces travaux, quelque intéressants et instructifs qu'ils soient, que nous ont-ils appris sur la fécondation, sur la nature de ce phénomène? Rien, absolument rien. Voyant qu'on ne pouvait rien voir, rien saisir, on a imaginé l'*aura seminalis*. C'était le point de départ d'une série de travaux qui n'ont pas été tentés, auxquels on n'a probablement pas songé. Quoi

qu'il en soit, voilà ma pensée à ce sujet. Tout corps est pourvu par le Créateur d'une qualité qui le fait ce qu'il est. La génération devant être exécutée par deux êtres et non par un seul, chacun d'eux a dû être pourvu d'une qualité spéciale, et le contact, la fusion, l'action réciproque de ces deux qualités est nécessaire pour que l'œuf passe à l'état de germe. Mais pouvons-nous espérer de disposer un jour de ces qualités ? Voilà ma réponse : Dieu s'est réservé la connaissance intime et la distribution de ce principe, ainsi que des autres ; il en est le seul ordonnateur. La découverte de son existence, celle des lois qui régissent sa distribution et son action, voilà l'œuvre de l'intelligence humaine. Elle ne saurait dépasser ce terme (nous le croyons du moins); le champ est, du reste, assez vaste.

Mais nous avons dit que nous voulions suivre la méthode hippocratique, c'est-à-dire nous abstenir de toute hypothèse ; nous devons donc nous justifier du reproche d'inconséquence que le lecteur nous a déjà fait sans doute.

Lorsque les animaux exécutent certaines actions qui ont un but déterminé, et qui semblent être le résultat de la connaissance exacte des lieux, des temps, des choses, etc., quoique rien d'appréciable ne les dirige dans l'accomplissement de ces mêmes actes, on dit alors que c'est l'*instinct* (*instinguere*, pousser, exciter) qui les pousse, qui les dirige : ainsi, on dit que c'est l'instinct qui fait que l'hirondelle vient d'une très-grande distance retrouver le berceau de ses premières amours. Ce mot *instinct* est un de ceux trop fréquents dans notre langue, dont le sens, ne pouvant être précisé, est tellement vague que chacun l'entend à sa manière ; ce qui revient à dire que c'est, comme le mot *hasard*, un mot parfaitement vide de sens. Chez certains animaux, les déterminations de cette nature paraissent être le résultat d'une sensation bien définie, celle de l'odorat. On dit que c'est à l'odeur que le chien suit la trace de son maître, qu'il a le sens de l'odorat très-développé, etc. Quand on analyse bien ce dernier fait dans ce qu'il a de matériel et de sensible, il est facile de comprendre que ce n'est pas l'odorat, dans le sens que nous attachons à ce mot, qui est la cause déterminante de la sensation. Nous allons chercher à déterminer cette cause.

Comme nous l'avons dit, chaque être est organisé de manière à rem-

plir la destinée que le Créateur lui a assignée. Les corps ont des qualités diverses, cela est incontestable ; les animaux n'étant pas et ne devant pas être doués de la faculté de causalité, devaient avoir un moyen de percevoir directement ces qualités, puisqu'ils ne pouvaient en aucune façon les reconnaître par leurs effets. Or, le chien, qui devait être l'ami fidèle et dévoué de son maître, devait aussi percevoir la qualité qui le distingue de tous les autres hommes. Et ce que nous disons du chien s'applique à tous les autres animaux qui perçoivent les qualités qu'il est nécessaire qu'ils perçoivent, et cela suivant un mode et à des distances variables pour chacun d'eux et suivant leurs besoins. Maintenant que des organes différents soient chez des animaux différents le siége de cette perception, qu'y a-t-il là qui répugne à la saine raison ? Que, par exemple chez le chien, ce soit le sens de l'odorat qui perçoive la qualité, ce n'est pas ce que je nie ; ce que je nie, c'est que cette sensation soit dans ce cas l'effet de molécules matérielles, celui d'un gaz par exemple, ou les vapeurs d'une substance capable de se solidifier ou de se liquéfier. Remarquons, du reste, qu'en vertu de la grande loi d'unité de plan dans la Création, et de celle qui préside au développement de tout ce qui naît, vit et meurt, l'homme, ou plutôt l'humanité qui n'a pas encore assez appris à se servir de sa faculté de causalité, c'est-à-dire le sauvage, perçoit (dit-on) des qualités que le civilisé ne saurait percevoir. Est-ce à dire pour cela que le sauvage a les sens plus développés que ne les a le civilisé ? Cette proposition ne saurait être soutenue. Seulement ici, de même que chez l'enfant, l'animalité domine encore l'économie humaine, et celle-ci doit en avoir quelques attributs. Mais que le sauvage se civilise, c'est-à-dire qu'il apprenne à se servir de sa faculté de causalité, et bientôt il ne percevra plus les qualités qu'il percevait avant ; et bien loin que ses sens soient devenus moins parfaits, ils acquerront une perfection dont le sauvage ne se doute même pas.

Comme personne n'en doute, ce n'est pas l'oxygène, l'hydrogène, le carbone et l'azote de la quinine qui ont la propriété anti-périodique, ce ne sont pas non plus les éléments de la substance extractive qui sont toniques ; c'est dans la qualité de ces substances que se trouvent leurs propriétés thérapeutiques. L'homme n'étant pas doué de la faculté de percevoir les qualités qu'il lui importe cependant beaucoup de connaître, et l'empirisme

lui ayant démontré l'existence de ces mêmes qualités, que lui reste-t-il à faire? A chercher quels sont les rapports qui unissent les causes avec les effets, et s'emparer de ce règne pour en retirer tout le bénéfice qu'il a le droit d'en attendre, s'en emparer comme d'un patrimoine légitime, de même qu'il s'est emparé dernièrement d'une partie du règne dynamique, d'où il a retiré la physique et la chimie. Ces rapports des effets, des qualités avec leurs causes, existent certainement, je ne saurais en douter; mais quels sont-ils, et par quelle voie arriver à leur connaissance? J'ai dit que je n'avais qu'une idée confuse des moyens d'investigation du règne qualitatif, et la prudence m'empêche de rien hasarder à ce sujet. Cependant je me propose de faire quelques tentatives, et je serais heureux d'apprendre que d'autres fissent quelques efforts pour soulever le voile dont cette partie de la science est encore couverte.

Règne dynamique.—J'appelle *forces élémentaires* ou simplement forces ce que Barthez appelle *principes de mouvements*. Parmi les forces élémentaires, quatre avaient été classées par les chimistes et les physiciens parmi les corps proprement dits; seulement ils en avaient fait une classe à part, sous le nom de *corps impondérables*. Berzélius a très-bien compris le vice de ce rapprochement, et, dans la dernière édition de son Traité de chimie, il leur a donné le nom de *dynamides*. Ce nom explique suffisamment l'idée du chimiste suédois; il est donc inutile que j'insiste davantage.

Mais quoiqu'il soit impossible de prouver la matérialité de ces *quatre corps*, matérialité qui, il faut bien le dire, répugne à la raison, personne néanmoins n'est tenté de nier leur existence. On connaît trop leurs effets pour en nier les causes, et la raison repousse cette négation aussi bien que leur matérialité. Si nous ne pouvons nier l'existence de la lumière, du calorique, de l'électricité, de l'aimant, parce que nous connaissons leurs effets, serions-nous plus raisonnables en niant l'existence de la gravitation, de l'attraction moléculaire, de la vie, du fluide nerveux, etc., parce que nous ne pouvons prouver leur matérialité? Est-ce que les effets de tous ces dynamides ne sont pas aussi faciles à reconnaître, aussi intéressants à étudier, aussi étonnants que ceux des quatre premiers? Je ne pense pas qu'une personne raisonnable le prétende. Eh bien! tous les dynamides

que j'ai nommés, et bien d'autres que j'indiquerai plus tard, dans lequel des trois anciens règnes les placerons-nous? Dans aucun, évidemment. Il convient donc d'en faire un règne à part, et c'est ce règne que j'appelle *règne dynamique*. Nous devrons revenir sur ce règne, mais ce que j'en ai dit suffit pour le moment.

Règne minéral.— Le règne minéral comprend la *matière pondérable*, soumise seulement aux lois que nous sommes convenus d'appeler *physiques et chimiques*, indépendamment des lois providentielles.

Règne végétal. — Les végétaux sont des êtres composés de matière pondérable, mais dans lesquels les lois physiques et chimiques sont modifiées par la vie (1), de telle sorte qu'on voit apparaître en eux des affinités chimiques non-seulement inconnues dans le règne minéral, mais encore opposées à celles qu'on y observe. Ces affinités ont pour but de former, avec un petit nombre d'éléments, cette innombrable quantité de substances si variées de couleur, d'odeur, de saveur, de propriétés diverses, et dont la réunion harmonique constitue le végétal. Pour arriver à ce but, ces affinités maintiendront réunis des éléments chimiques qui semblaient ne devoir jamais se trouver combinés ensemble. De plus, ces *êtres vivants* résistent énergiquement aux agents physiques et chimiques qui tendent à les détruire. Ils naissent de parents d'une nature identique à la leur et possèdent la faculté de se reproduire, c'est-à-dire d'engendrer d'autres êtres semblables à eux-mêmes. Ils s'accroissent, en s'assimilant par voie interne des matières qui leur sont hétérogènes. Cette période d'accroissement a un terme, après lequel la vie cesse et les végétaux meurent. Une fois morts, la matière dont ils étaient composés et qui avait été *organisée*, c'est-à-dire réunie par les affinités chimiques que la vie avait développées; cette matière, dis-je, porte encore avec elle et pendant un temps plus ou moins long l'empreinte de l'*organisation*. Néanmoins, et parce que la vie s'est retirée, la matière organisée subira l'influence des agents extérieurs qui tendent à détruire cette même organisation, et rentrera tôt ou

(1) La gravitation paraît être la seule loi physique que la vie ne modifie pas.

tard dans le règne minéral. Enfin, ces êtres sont plus ou moins *sensibles*, et susceptibles de plusieurs mouvements qui sont toujours partiels, et ne paraissent pas volontaires.

Ici je suis obligé, pour éviter toute fausse interprétation, d'expliquer ce que j'entends par *sensibilité*; car ma proposition, considérée indépendamment de ce qui précède, revient à celle de Cabanis : «Vivre c'est sentir.» Si Cabanis avait défini le mot *sentir*, lui qui a tant insisté sur la nécessité de bien définir les mots, il serait facile de se prononcer sur la valeur de sa proposition. En effet, s'il a entendu par *sentir* recevoir une impression, soit intérieure, soit extérieure, qui est ensuite transmise à un *moi*, foyer ou centre commun de sensations, évidemment sa proposition n'est pas acceptable. Si, au contraire, il a entendu par là cette faculté qu'ont les corps organisés de recevoir des impressions générales des causes qui tendent à les modifier, et même de généraliser l'effet d'une cause purement locale, alors il a raison, et c'est dans ce sens que j'ai employé le mot *sensible*.

Règne animal. — Pour indiquer tous les caractères du règne animal, nous devrions d'abord reprendre un à un tous ceux que nous avons indiqués comme appartenant au règne végétal : nous pensons pouvoir nous en dispenser. Nous devons ensuite énumérer les caractères qui, ajoutés à ceux que possèdent les végétaux, distinguent les animaux de ceux-là : c'est ce que nous allons faire.

L'animal se meut en totalité; ses mouvements sont volontaires. La sensibilité, plus ou moins obscure chez le végétal, devient beaucoup plus claire, nette et précise chez l'animal. Là, elle détermine des modifications dans un *moi* qui réagit volontairement contre ces sensations.

L'animal est un être passionné. Cette proposition a été traitée d'une manière remarquable par Virey. Mais il ne suffisait pas de prouver, comme il l'a fait, par de nombreux exemples et par des raisonnements d'une haute portée, que les passions résident dans les viscères abdominaux et thoraciques, et non dans le cerveau, puis conclure logiquement, comme il l'a fait, que les animaux sont des êtres passionnés; il fallait, en outre, démontrer en quoi les passions des animaux diffèrent des passions de

l'homme. C'est ce que nous essaierons de faire en parlant du règne hominal.

Enfin, *l'animal est intelligent.*

Règne hominal. — Depuis long-temps déjà, l'homme est classé dans le règne animal ; ce qui est incroyable, quand on pense que les faiseurs de classifications n'ignoraient pas l'immensité de l'abîme qui sépare ces deux règnes. Vainement m'objectera-t-on, pour justifier une pareille énormité, les ressemblances qui l'ont autorisée. Je répondrai, d'une part : Si l'on ne veut consulter que les ressemblances, je ne vois pas pourquoi on ne fondrait pas le règne végétal, le règne animal et le règne hominal dans un seul, le règne organique; d'autre part : Une bonne classification est basée sur les différences autant que sur les similitudes, et quelque nombreuses, quelque frappantes que soient ces dernières, les différences le sont encore davantage.

Nous avons indiqué les ressemblances et les dissemblances du règne végétal et du règne animal. Nous devons comparer ce dernier au règne hominal; mais, pour faire cette comparaison d'une manière convenable, il est nécessaire, comme je l'ai dit plus haut, de faire l'analyse des passions qui caractérisent ces deux règnes.

Et d'abord, qu'entend-on par *passions ?* C'est le cas, ou jamais, de dire : « Autant de têtes, autant d'opinions » ; bien entendu que je ne parle que des têtes capables d'en avoir une. En effet, si vous consultez les dictionnaires, les philosophes, les moralistes, les physiologistes, je mets en fait que vous ne serez guère plus avancé qu'avant, pourvu toutefois que vous ne le soyez pas moins. Je vais faire quelques citations pour prouver ce que j'avance : parlons d'abord des philosophes.

Pour Platon, les passions appartiennent à l'âme et au corps. L'homme a deux âmes, dont l'une est le siége des passions. Le corps aussi a ses passions, car on lit dans *le Phédon* : « Le corps nous remplit d'*amours*, de » *désirs*, de *craintes*, de mille *chimères* et de mille *sottises*, de manière » qu'il est impossible, comme on dit, d'être sage un instant; car qui fait » naître les guerres, les séditions, les combats, sinon *le corps et ses pas-* » *sions ?* »

Il paraît que les définitions des passions données par les Péripatéticiens étaient peu claires, puisque Cicéron dit (*Tusc.*, *lib.* 4) : « Les Péripa- »téticiens s'étendent fort sur les moyens de calmer les passions, mais ne »touchent point à toutes ces divisions, à toutes ces définitions qui n'ont »rien que d'épineux. »

Epicure ne paraît pas avoir été plus clair que les précédents sur ce sujet. Dans sa *Lettre à Hérodote*, après avoir parlé de l'âme, il dit : « Maintenant, si on rapporte tout ce que nous avons dit sur l'âme aux »passions et aux sensations qu'elle éprouve, et qu'on se rappelle en »même temps ce que nous avons dit dans le commencement, il sera aisé »d'apercevoir qu'elles ont toutes leur origine dans les *impressions* reçues, »par lesquelles on explique tous les détails. »

Je prends dans Cicéron la définition et la classification des passions d'après les Stoïciens (*Tusc.*, *lib.* 4) : « Pour expliquer ce qu'on appelle »passions, dit-il, *je commence par supposer* avec Pythagore et Platon que »notre âme se divise en deux parties, l'une qui est raisonnable et l'autre »qui ne l'est point. Il règne dans la première, selon eux, un calme parfait, »une paisible et douce égalité ; dans l'autre, il s'élève d'*impétueux mou-* »*vements*, ou de colère, ou de cupidité, qui attaquent la raison : je pars »de ce principe..

»Zénon définit toute passion un *mouvement* de l'âme opposé à la »droite raison et contraire à la nature ; d'autres, un *appétit* trop violent, »c'est-à-dire qui éloigne trop notre âme de cette égalité où la nature la »voudrait toujours ; et comme il y a dans l'*opinion des hommes* deux sor- »tes de biens et deux sortes de maux, les Stoïciens divisent les passions en »quatre genres : deux qui regardent les biens, deux qui regardent les maux. »

Le premier groupe comprend la *cupidité* et la *joie ;* le second, la *tris- tesse* et la *crainte*.

A la cupidité se rapportent la colère, l'emportement, la haine, l'inimitié, la discorde, l'avidité, le désir, etc. ;

A la joie : la malignité, la sensualité, la vanité, etc. ;

A la tristesse : envie, jalousie, peine qu'on se fait du bonheur d'autrui, pitié, angoisse, deuil, désolation, chagrin, douleur, lamentation, souci, ennui, souffrance, désespoir ;

A la crainte : la paresse, la honte, l'épouvante, la peur, l'effroi, le saisissement, le trouble, la timidité,

Total trente-sept, sans compter les etc. ; plus, des variétés que je me dispense d'énumérer.

Le vice primordial de cette classification est que la définition est basée sur un *principe hypothétique*, comme l'auteur le dit fort bien. Un autre vice non moins important est que la classification première est basée sur l'*opinion des hommes*, variable suivant les lieux et les temps, les tempéraments et les caractères, l'état sain ou pathologique, etc.

Mais poursuivons l'étude des passions d'après les Stoïciens. Les préjugés les développent, et l'auteur part de là pour montrer combien *elles sont mauvaises*, combien *nous en sommes maîtres*, et pour montrer qu'en définitive *elles ne sont qu'accidentelles* et *n'ont aucun fondement réel dans la nature humaine*, de telle sorte qu'*un homme n'a des passions qu'en vertu de son bon plaisir*, et que le *sage doit s'efforcer de n'en pas avoir*.

Tout cela fourmille d'erreurs et de contradictions.

Descartes admet des passions du corps et des passions de l'âme. Pour définir la passion, il raisonne de la manière suivante : « Je considère que » tout ce qui se fait ou qui arrive de nouveau est généralement appelé par » les philosophes une passion, au regard du sujet auquel il arrive. » D'où il définit la passion une *perception*. Les passions du corps sont donc des perceptions : la faim, la soif et nos autres appétits naturels, la douleur, la chaleur, sont des passions du corps.

Il n'étudie que les passions de l'âme et les définit ainsi : « des percep- » tions, ou des sentiments, ou des émotions de l'âme, qu'on rapporte par- » ticulièrement à elle, et qui sont *causées*, et *entretenues*, et *fortifiées* par » quelque *mouvement des esprits* (vitaux). »

Le siége de l'âme étant d'après lui dans la glande pinéale, il en résulte que cette glande est aussi le siége des passions.

Il reconnaît six passions primitives ou passions de genre, auxquelles toutes les autres peuvent se rapporter ; il n'en cite pas moins de trente-cinq à quarante.

La plupart sont *bonnes* ou *mauvaises*, suivant l'objet ou le but auquel elles se rapportent : ainsi, il distingue une bonne et une mauvaise colère,

une bonne et une mauvaise jalousie, etc.; ce qui augmente beaucoup le nombre.

« L'usage de toutes les passions, dit-il, consiste en cela seul qu'*elles* » *disposent l'âme à vouloir les choses que la nature dit nous être utiles*, et à » persister dans cette volonté. »

Et plus loin : « L'utilité de toutes les passions consiste en ce qu'elles for- » tifient et font durer en l'âme des pensées, lesquelles il est bon qu'elle » conserve, et qui pourraient facilement sans cela en être effacées; » comme aussi, tout le mal qu'elles peuvent causer consiste en ce qu'elles » fortifient et conservent ces pensées plus qu'il n'est besoin, ou bien » qu'elles en fortifient et conservent d'autres auxquelles il n'est pas bon » de s'arrêter. »

Puis, enfin, « Et maintenant que nous les connaissons toutes, nous » avons beaucoup moins sujet de les craindre que nous n'avions auparavant, » car nous voyons qu'*elles sont toutes bonnes de leur nature*, et que nous » n'avons rien à éviter que leurs mauvais usages ou leurs excès. »

Ce système passionnel est remarquable : 1° parce que Descartes, un des restaurateurs de la méthode expérimentale, ne l'a bâti que sur des hypothèses; 2° en ce que non-seulement il ne regarde pas, avec les Stoïciens et les Péripatéticiens, les passions comme essentiellement mauvaises, mais encore en ce qu'il les regarde comme utiles et même comme étant toutes bonnes de leur nature.

Charles Bonnet s'exprime de la manière suivante (*Essai analytique sur les facultés de l'âme*, chap. Ier, § 1) : « *Je suppose* que l'*homme* est un » composé de deux substances, l'une *immatérielle*, l'autre *corporelle*; on » exprime cela en deux mots, quand on dit que l'*homme est un être mixte*.

» § 402. Lorsque la statue a un désir vif de changer de situation, elle » a une passion, car la passion n'est au fond qu'*un désir* dont l'*activité est* » *extrême*. On a écrit de gros volumes sur les passions; mais il me paraît » que l'on s'est plus attaché à nous en dépeindre les caractères, les effets, » qu'à remonter à leur mécanique.

» On a dit, en général, que les passions sont des *mouvements impétueux* » de l'âme : on les a comparées à des *tempêtes*, à des *ouragans*, etc. Ces mé- » taphores ont un fondement dans la nature ; elles expriment des effets

» qui ont une cause physique ; *c'était* ce fondement, *cette cause qu'il fallait* » *chercher*.

» § 415. Tout être qui peut avoir des désirs vifs peut donc avoir des » passions. Mais ces passions sont purement physiques, parce qu'elles ont » pour principes des idées purement sensibles. La volonté est subordonnée » à la sensibilité, l'activité l'est à la volonté.

» Chez les enfants et les animaux, la sphère des passions est celle des » sensations, la sphère des sensations est celle des besoins. »

Charles Bonnet commence par une hypothèse, puis ne s'explique pas clairement sur la nature des passions. Il dit bien que chez les enfants et les animaux les passions sont purement physiques, mais il ne parle pas de passions d'une autre nature, quoiqu'il ait l'air d'en admettre.

Nous avons cité des philosophes qui n'étaient pas médecins; citons maintenant des médecins-philosophes.

Galien, qui paraît avoir adopté les idées d'Hippocrate et de Platon, admet que les passions sont des *mouvements* contre-nature de l'âme inférieure causés par un *désir* insatiable ; elles causent des perturbations dans l'économie et provoquent des maladies.

L'archée, suivant Van-Helmont, et l'âme, suivant Stahl, *excitent* ou plutôt *suscitent* des passions ; mais, d'après Stahl, c'est toujours *dans un but utile*.

Zimmermann s'exprime ainsi (*Traité de l'expérience*) : « Les *penchants* ou » les fortes *inclinations* et les *transports* de l'âme, sont ce qu'on appelle » affections, *mouvements* de l'esprit et passions. Les affections et les passions » ne diffèrent que dans le degré : les affections (*affectus*) sont ce qui donne » le branle aux passions proprement dites, et celles-ci ne sont que les » affections *simples ou composées* mises en action, soit que ces affections » étant devenues habituelles reparaissent à chaque occasion, soit qu'elles » s'emparent tout-à-coup entièrement de l'homme. La passion peut donc » être regardée comme *un degré éminent de l'appétit sensitif et de l'aversion* » *sensitive* mise en action. »

Il est clair que, pour Zimmermann, les passions sont toutes sensitives, et de peur qu'on en doute, il dit : « Un médecin de Paris a dit avec raison » que l'amour, quelque beau nom qu'on lui donne, n'est pas plus une

» passion que la faim, la soif et tous les autres *appétits sensitifs* qui natu-
» rellement *ne tendent qu'à notre bien-être et à notre conservation.* Ce mé-
» decin, peu ébloui des idées des Platoniciens, a raison de prendre l'amour
» pour un appétit sensitif, parce qu'il l'est réellement, et que le sexe ne se
» ferait pas tant de peine d'avouer cette *passion* et n'en ferait pas un mys-
» tère, si elle n'avait pas quelque chose de contraire à la pudeur.

» Mais l'amour devient passion par le peu de réserve avec laquelle l'âme
» suit l'appétit des sens, parce que l'on ne se contente pas de satisfaire sim-
» plement cet appétit, et qu'on se fixe déterminément sur un seul objet ou
» du moins avec trop d'attachement. »

Il met au rang des passions la joie, la colère, la terreur, la frayeur, la *pudeur,* la tristesse, l'indignation, l'amour, l'envie, la jalousie.

Il dit ailleurs : « *L'envie d'acquérir des lumières* ou de faire usage des
» connaissances que l'on a acquises, peut sans difficulté se ranger parmi
» les passions, puisqu'elle est si forte dans quelques personnes qu'elle y
» absorbe toutes les autres passions. »

Il dit encore : « Toutes les passions portées à l'excès attirent à l'homme
» des maladies redoutables, lui causent quelquefois la mort, ou le mettent
» au moins dans un danger éminent. »

Enfin, il dit ailleurs : « Rousseau dit fort bien que *notre raison se per-*
» *fectionne par l'activité des passions.* »

J'avoue que je comprends peu comment notre raison peut se perfectionner par l'activité des passions indiquées par Zimmermann.

Mais, du reste, les erreurs et les contradictions sont évidentes dans tous ces passages. En effet, d'après l'auteur, toutes les passions dans leur origine, c'est-à-dire en tant qu'elles ne sont encore que des appétits sensitifs modérés, ne tendent qu'à notre bien-être et à notre conservation. Or, je ne vois pas en quoi la terreur, la frayeur, la tristesse, l'envie, la jalousie, peuvent, quoique étant modérées, être des appetits sensitifs tendant à notre bien-être et à notre conservation.

Le médecin cité par Zimmermann, peu ébloui des idées des Platoniciens, a, selon lui, raisou de prendre l'amour pour un appétit sensitif, et cela, dit-il, parce qu'il l'est réellement. Cette raison n'est qu'une hypothèse gratuite, surtout en regard des idées des Platoniciens; et nous savons ce

que vaut une hypothèse. La seconde raison est que le sexe ne se ferait pas tant de peine d'avouer cette passion (qui n'est pas encore passion, mais seulement appétit sensitif tendant, etc.), et n'en ferait pas un mystère, si elle n'avait pas quelque chose de contraire à la pudeur. Mais alors la pudeur est donc une bonne passion. Si cette passion est bonne, elle tend à notre bien-être. Mais si l'amour est un appétit sensitif tendant à notre bien-être, comment est-il contraire à la pudeur, tendant également à notre bien-être ?

Il convient peut-être qu'une fois pour toutes je prie le lecteur de ne pas se méprendre sur la nature de la critique que j'ai faite des idées émises par les hommes illustres que je viens de citer, aussi bien que de celle qui pourrait porter sur d'autres hommes non moins dignes d'admiration, mais dont je ne crois pas devoir accepter ce qui me paraît erroné. J'ai trop de respect pour les maîtres de la science, pour qu'une intention malveillante à leur égard trouve place en mon esprit, et je ne puis mieux faire en cette occasion que de charger Zimmermann lui-même de me justifier.

« Pour acquérir cette expérience, dit-il, il faut non-seulement savoir »lire dans les ouvrages de ceux qui ont ouvert le sein de la nature, mais »il faut encore être soi-même en état de pénétrer ces mêmes mystères. »Comme les génies, même les plus libres de préjugés, n'ont pas toujours su »se garantir de conclure précipitamment des phénomènes à la réalité, on »sent combien il faut de prudence et de pénétration pour n'être pas induit »en erreur par les assertions et les découvertes des plus grands hommes »même. » Et, plus bas : « Mais il faut surtout être prêt en toutes circons»tances à renoncer aux principes de sa première éducation, dès que l'on »en reconnaît l'insuffisance ou même la fausseté, et savoir dire hardi»ment à son maître : Tu t'es trompé, et non pas : Tu l'as dit. »

Virey définit les passions : « une douleur ou du moins une *émotion* de »notre sensibilité intérieure. Elles sont produites, dit-il, tantôt par une »*impulsion* venant de l'extérieur ou qui nous est étrangère, tantôt en»gendrées dans nos propres entrailles par un besoin ou un *penchant* maté»riel, souvent aussi *malgré notre propre volonté*. »

Il admet six passions primitives : l'amour et la haine, la joie et la tris-

tesse, la colère et la crainte. *Elles suscitent des mouvements* (passionnels) dans l'économie animale.

Le siége des passions n'est pas dans le cerveau; elles émanent du système nerveux viscéral.

Plusieurs ne sont ni bonnes ni mauvaises par elles-mêmes; elles le sont seulement par leurs effets, qui deviennent tantôt nuisibles, tantôt utiles. *Elles sont souvent nécessaires.*

Le médecin doit les connaître, parce qu'elles peuvent lui être utiles pour la guérison des maladies, et pour les connaître il faut étudier leurs contrastes et les moyens de les combattre l'une par l'autre pour les neutraliser. « Opposer, dit-il, un beau sermon de morale à un homme en »fureur pour le calmer, c'est souvent redoubler la violence d'un torrent »qui écrase de toute sa pesanteur l'obstacle qu'on lui présente. »

Nous avons examiné trop long-temps peut-être les opinions principales des philosophes sur les passions; mais quelque divergence qu'on remarque entre eux sur la définition, l'origine, la nature, le siége, etc., de ces mêmes passions, un examen attentif y découvre une idée commune : C'EST L'IDÉE DE MOUVEMENT, et par conséquent de FORCE, que ce soit un appétit, un désir, un besoin, un mouvement violent, impétueux, tumultueux, etc.; que ce soient des perceptions causées par quelque mouvement des esprits, etc., etc. Et tout le monde l'a si bien compris, que non-seulement les philosophes, les poètes, les orateurs, mais le vulgaire même se sert de ces expressions : *être forcé, dominé, poussé, entraîné par* ses passions; *maîtriser, vaincre, dompter* ses passions; *résister à* ses passions.

Je me crois donc en droit de conclure sans hypothèse, et d'après l'observation attentive des faits, que *les passions sont des forces*, ou, pour me servir de l'expression que j'ai adoptée, des dynamides que je classerai sans hésiter dans le règne dynamique, dont elles ne sont pas la branche la moins importante pour le médecin.

En adoptant l'idée des Stoïciens, de Descartes, de Virey et de beaucoup d'autres, qu'il y a des passions primitives dont toutes les autres découlent, nous sommes amené à admettre des *éléments passionnels* qui, par leurs combinaisons innombrables, produisent l'innombrable variété d'effets passionnels ou de passions que nous observons tous les jours.

Mais il ne suffit pas d'admettre des éléments passionnels; il faut les déterminer, les classer. Voilà, je crois, où gît la question; c'est là qu'en est la solution.

Pour déterminer et classer les éléments passionnels au point de vue où nous nous sommes placé, c'est-à-dire au point de vue médical, qui est le seul vrai, le seul rationnel, nous devons d'abord nous enquérir de la nature de l'homme à ce même point de vue. Or, l'expérience, l'observation et l'appréciation attentive des faits, nous autorisent à admettre, sans faire d'hypothèse, que les principes ou les éléments qui constituent l'homme sont de trois ordres : le matériel, le spirituel et le dynamique, ce dernier, essentiellement mixte, participant des propriétés des deux autres, sans en posséder aucune d'une manière absolue, lien mystérieux qui les unit, les enchaîne, les rend solidaires l'un de l'autre. Toute modification dans cet ordre de principes en entraîne nécessairement une dans les deux premiers, *et vice versâ;* sa solution détermine immédiatement la séparation des deux autres.

Mais si la machine humaine est composée de trois ordres d'éléments, les forces passionnelles qui la font mouvoir doivent participer de la nature de ces trois ordres de principes; c'est ce que nous allons tâcher de démontrer.

Les éléments passionnels qui correspondent à la matière doivent être essentiellement matériels et égoïstes, n'avoir pour *objet* que des *choses*, des objets matériels et sensibles, et se rapportant uniquement à l'individu. Et comme les objets sensibles ne peuvent être perçus que par les sens, c'est donc aux sens, dans l'acception propre du mot, que se rapporteront ces éléments passionnels. « Il y a des hommes, a dit Saint-Lambert, dont toute » la passion est dans les oreilles, les yeux ou la bouche. »

Des sens considérés comme éléments passionnels.

Du sens de la vue. — L'amour du beau physique est de tous les temps, de tous les lieux. Voyez cette troupe de gens qui encombre la porte d'un magasin : est-ce un évènement extraordinaire, triste ou gai, qui tient leurs *regards attachés* dans l'intérieur? Mais non; seulement le magasin est magnifiquement décoré; les objets qui sont étalés pour attirer les

chalands sont parfaits de forme, de couleur, d'arrangement symétrique, etc.; la vue s'y repose avec plaisir, et chacun ne s'éloignera qu'après avoir rassasié ses yeux.

Du sens de l'ouïe. — Voyez, d'autre part, par une froide soirée, ces personnes que la rigueur de la saison forçait de hâter le pas, il n'y a qu'un instant, et qui maintenant, immobiles, ne s'aperçoivent plus du froid. Quoi donc peut les *fixer* à cette place ? C'est que de cette maison s'échappent à flots des sons mélodieux de voix et d'instruments, dont le charme leur fait oublier la température et les *force* à suspendre leur marche.

Du sens de l'odorat. — L'usage si répandu des parfums nous dit suffisamment le plaisir qui y est attaché; et voyez combien une fleur est estimée, quand à la beauté de la forme, à la vivacité des couleurs, elle joint la suavité de l'odeur !

Du sens du goût. — Parlerai-je des plaisirs qui sont attachés au sens du goût ? Brillat-Savarin en a tant et si bien parlé dans son remarquable ouvrage, qu'il est inutile que j'en parle ici. J'observerai seulement que les médecins, plus que personne, sont à même de connaître et d'apprécier l'influence qu'ils exercent sur l'homme.

Du sens du tact. — Quoique le tact, considéré comme élément passionnel, ait moins d'importance que les autres sens, je ne puis cependant le passer sous silence. Du reste, la raison physiologique de ce fait est facile à saisir. Tous les physiologistes savent que plus la fonction d'un organe est spécialisée, localisée, plus aussi cette fonction exige de précision dans le jeu de cet organe, et par conséquent de perfection. La peau n'est pas seulement un organe de tact, elle est enveloppe protectrice des autres organes, elle est encore elle-même organe de sécrétions et d'absorption. Devons-nous donc nous étonner qu'un organe chargé de tant d'emplois laisse quelque chose à désirer dans l'accomplissement de l'un d'eux ? Cependant les tissus moelleux sont du goût de tout le monde; les objets rudes au toucher ne sont recherchés de personne. Anquetil nous dit, en parlant d'Anne d'Autriche, que cette princesse était d'une délicatesse singulière pour tout ce qui regardait le soin immédiat de sa personne : on avait

de la peine à trouver de la batiste assez fine pour lui faire des chemises et des draps à son gré. Le cardinal Mazarin, la plaisantant sur ce défaut, lui disait que si elle était damnée, son enfer serait de coucher dans des draps de toile de Hollande.

Les cinq éléments dynamiques passionnels sensitifs reconnaissent pour origine un autre élément dynamique passionnel d'ordre supérieur, c'est-à-dire dont les effets sont plus généraux. *Foyer* d'où ils émanent, il est aussi le *centre* vers lequel ils convergent. J'appellerai ce centre-foyer *égophilie*; c'est l'égoïsme ou plutôt le besoin de conservation que tout être organisé possède providentiellement, mais qui ne devient élément passionnel qu'à partir du règne animal.

Ces cinq éléments passionnels ont pour résultat général la *sociabilité éventuelle*.

Ils ont pour but commun le *luxe composé*.

Les éléments passionnels qui se rapportent au dynamisme doivent être moins égoïstes que les précédents; médiatement ou immédiatement, ils auront pour objet des personnes plutôt que des choses, et par conséquent ne pourront jamais se rapporter uniquement à l'individu.

Des éléments passionnels mixtes.

Du désir d'acquérir. — Le désir d'acquérir peut s'entendre de deux manières: *spirituellement*, acquérir de la science, des talents, de la gloire, etc.; *matériellement*, acquérir des richesses. Le vulgaire lui-même ne s'est jamais trompé sur le mérite relatif de ces deux faces du désir d'acquérir. Les savants, les artistes, les grands hommes de tous genres ont toujours été pour les populations un objet de respect et de vénération. Dans l'antiquité, un grand nombre ont été placés au rang des divinités, et la renommée n'a jamais porté au-delà d'un cercle très-restreint le nom des détenteurs de grandes richesses qui n'ont pas eu d'autre mérite: heureux encore lorsque le mépris public n'est pas venu les écraser de tout son poids. Quelle estime peut-on avoir pour un avare!

De l'amitié. — L'amitié, comme le désir d'acquérir, peut s'envisager sous deux faces. *Spirituellement*, Chênedollé l'a définie: « nœud sacré, pur

hymen de deux âmes »; et encore : « don du ciel, plaisir des grandes âmes. » Dacier a dit : « L'amitié est une union des cœurs si étroite, que l'on ne » saurait y remarquer de jointures. » *Matériellement*, l'amitié n'a rien à démêler avec le sentiment dont nous venons de parler : c'est, par exemple, le lien qui s'établit entre des personnes exerçant un même art, une même profession, hantant les mêmes lieux, habitant la même localité, etc. ; amitié toute de circonstance, que le moindre choc d'intérêt brise immédiatement. Les poètes, les écrivains de toutes les époques, le vulgaire lui-même, personne, en un mot, n'a manqué de distinguer l'amitié spirituelle de l'amitié matérielle, et si l'on admire la première, on est toujours indifférent pour la seconde. Remarquons encore que l'amitié matérielle est souvent l'origine, la cause occasionnelle du développement de l'amitié spirituelle.

Des liens de famille. — L'affection que nous portons à nos semblables peut avoir une autre origine que celles que nous venons d'indiquer ; et si les liens de famille sont quelquefois l'occasion de peines amères, de chagrins violents, de crimes qui révoltent la nature, convenons aussi qu'ils sont la source des plus douces et des plus pures jouissances de l'homme. « Pour qui trouve au sein de sa famille une douce société, a dit J.-J. Rousseau, tous les autres biens sont insipides. » Le même auteur a dit encore : « On ne voit guère que les gens de bien se plaire au sein de leur famille, et s'y renfermer volontairement. » L'idée de famille est intimement liée à celle de patrie : ces deux idées sont sœurs. Voulez-vous savoir quelle importance les hommes ont de tout temps attaché à ce sentiment ? Consultez l'histoire, et vous verrez qu'un des plus beaux titres à l'estime, je dirai même à l'amour et à la vénération des peuples, a été la protection accordée à la veuve, à l'orphelin et au proscrit. En recevant les éperons, nos preux chevaliers du moyen-âge prêtaient le serment solennel de leur donner en toute occasion défense et secours.

Il arrive souvent que des affections semblables à celle de la famille s'établissent entre des personnes d'un âge différent, surtout lorsque les plus âgées sont privées d'enfant. Les exemples de cette affection sont communs, et dès l'antiquité, *l'adoption* faisait partie des coutumes des

peuples, afin d'offrir une compensation à ceux qui étaient privés des joies de la famille. Napoléon l'avait si bien compris, qu'il a dit : « L'adoption est une imitation de la nature : un enfant naît nu et sans biens ; il doit naître dans cet état à la nouvelle famille que l'adoption lui donne. » Remarquons encore qu'il existe aussi une patrie réelle et une *patrie d'adoption*.

Voilà, ce me semble, le *lien de famille spirituel* qui crée une nouvelle famille basée seulement sur l'affection du cœur.

Le lien de famille spirituel, c'est-à-dire avec absence de consanguinité, a sa raison d'être dans le cœur de l'homme, mais il a le malheur d'être simple ; l'autre, au contraire, est, dans l'immense majorité des cas, fortifié par l'affection du cœur. Devons-nous donc nous étonner s'il est de règle générale que, dans cet élément passionnel, la voix du sang parle assez haut pour étouffer celle du lien d'adoption ?

Le lien de famille est gravé au cœur de l'homme en caractères indélébiles, et je doute qu'il ait jamais existé une tête assez folle pour avoir la pensée de l'y détruire.

De l'amour. — Le lien de famille n'existerait pas sans l'*union des sexes* qui en a été la cause, union absolument nécessaire pour la génération qui est le but essentiel du mariage. Mais l'homme et la femme ne se marient pas seulement, a dit M. Ribes, par le groupe de fonctions préposées à la génération, mais par toutes leurs facultés et leurs fonctions. Cet élément passionnel a donc aussi son *côté spirituel*. Voyez cette vierge pudique qui monte à l'autel d'un pas tremblant pour s'unir à l'époux que son cœur a choisi ; croyez-vous que l'attente du plaisir matériel soit la seule cause qui soulève convulsivement sa poitrine? Elle aime son époux pour lui-même autant que pour elle, elle est heureuse de son bonheur autant que du sien propre ; en acceptant le titre d'épouse, son cœur a bondi de joie en pensant au titre de mère ; elle va au-devant des joies du mariage, elle en acceptera courageusement les soins et les inquiétudes avec celui qu'elle aime.

Les éléments dynamiques passionnels mixtes ont pour centre-foyer un élément passionnel d'ordre supérieur, que j'appellerai *oligophilie* : c'est

la force qui pousse l'être humain à désirer *l'intimité du petit nombre*; c'est, si l'on veut, l'horreur de l'isolement. La non-satisfaction de ce besoin fait qu'un homme est isolé même dans une grande réunion; il aime la société, c'est vrai, mais il lui faut encore un ami, un parent, un camarade, quelqu'un enfin dans le cœur duquel il puisse épancher sa joie ou sa douleur.

Les éléments passionnels mixtes ont pour résultat général la *sociabilité permanente*.

Leur but commun est la *formation des liens affectueux*.

Il nous reste à déterminer les éléments passionnels qui se rapportent à l'esprit ou à l'âme. Ici, la matière doit disparaître ainsi que l'individualité. L'âme étant de sa nature insécable et incommensurable et possédant la faculté de réagir sur elle-même, elle sera en même temps objet, but et moyen, et son action sera illimitée comme elle.

De l'esprit de parti. — *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi.* Cette parole nous indique une tendance de l'âme à prendre parti pour l'un ou pour l'autre, lors même que nous n'y avons aucun intérêt, toutes les fois que deux idées, deux hommes, deux partis, etc., sont en présence pour lutter. La neutralité parfaite est une illusion, le plus souvent un mensonge, malgré ces vers de Maynard :

De peur d'endosser la cuirasse,
Tu sers avec fidélité
Une demoiselle de glace
Qu'on appelle neutralité.

En effet, rien n'est moins de la neutralité que celle que la peur vous force de garder, puisque vous ne la garderiez pas si vous étiez assez fort, assez courageux pour endosser la cuirasse et marcher à l'ennemi. Et si nous prenons parti pour, lorsque nous n'avons aucun intérêt à défendre, que sera-ce donc lorsqu'un, ou plusieurs autres éléments passionnels nous feront prendre part à la lutte, directement ou indirectement? On sait combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, à un historien d'être impartial. Nicole disait : « Tout historien est menteur

de bonne foi »; et Saint-Evremont : Tous les historiens nous promettent la vérité, et pas un ne la donne sans la déguiser. Vous êtes en présence de deux joueurs, vous ne connaissez ni l'un ni l'autre, mais vous prenez intérieurement parti pour l'un des deux, et vous désirez qu'il gagne. Et ainsi du petit au grand. Cet élément passionnel que j'appellerai *esprit de parti*, est capable de produire des effets immenses; malheureusement ils sont souvent mauvais.

De l'amour de la variété, *pécillée* (1). — Boiste dit que la variété est la passion dominante, le premier mobile du public, c'est-à-dire, je crois, de tout le monde. Le désir de la variété a été raconté, chanté, célébré, critiqué dans toutes les langues et sur tous les tons. Mme. de Staël a dit : « L'image d'une vie monotone, même au sein du bonheur, fait éprouver de l'effroi à un esprit qui a besoin de variété. » Il y a, je crois, très-peu de personnes qui ne soient dans ce cas. Qui ne sait que l'amour de la variété est de tous les temps, de tous les lieux, de tous les âges, de toutes les conditions?

Du besoin de donner satisfaction à l'esprit et à la matière, hylopsychée (2). — Les désirs, les besoins, les penchants spirituels ont pour complément les désirs, les besoins, les penchants matériels, *et vice versâ*. Aussi, quel que soit le plaisir que l'homme éprouve à la satisfaction de l'un d'eux, en général, l'âme n'est pas satisfaite s'il n'y a pas en même temps satisfaction d'un complémentaire. Tout le monde le sait, peu de gens s'en rendent compte. Cependant le public est porté à mépriser l'homme qui se laisse trop dominer par les passions des sens, et à railler celui qui agit dans le sens contraire. Remarquons, comme conséquence de tout ceci, que les effets passionnels émanant d'éléments passionnels mixtes, ont, en vertu de leur nature, le privilége exclusif de procurer à l'âme cette satisfaction dont nous parlions tout-à-l'heure, et de se suffire pour ainsi dire à eux-mêmes, pourvu toutefois qu'ils soient satisfaits intégralement. Un plaisir ma-

(1) De ποικιλία, *variété*.

(2) De ὕλη, *matière*, et de ψυχή, *âme*.

tériel quelconque vous est offert, l'accepterez-vous en compagnie de gens que vous haïssez? Comparez un dîner somptueux dans lequel le plaisir du goût est seul satisfait à un dîner médiocre offert par l'amitié. Remarquons encore que les réunions affectueuses où l'on se plaît le plus sont celles qui sont assaisonnées de quelque plaisir des sens, repas, concert, etc.

Cette *force* qui nous *pousse* à donner satisfaction à la fois et à l'esprit et à la matière, je l'appellerai *hylopsychée*.

Les éléments dynamiques passionnels animiques ont pour centre-foyer un élément passionnel d'ordre supérieur, que j'appellerai *pantophilie :* c'est l'affection que l'homme éprouve pour ses semblables. De cet élément passionnel découlent la charité, la pitié, la commisération, etc.; il est la source de grandes actions, de dévouements sublimes.

Le résultat général des éléments passionnels animiques est la *sociabilité universelle.*

Leur but commun est *l'unité d'action.*

De la théophilie. — Il existe, enfin, un dernier élément passionnel qui joue, par rapport à l'ensemble des autres, le même rôle que l'égophilie, l'oligophilie et la pantophilie jouent par rapport aux trois groupes que nous avons admis: je l'appellerai *théophilie.* C'est l'esprit religieux, l'amour et le respect de la Divinité; c'est aussi l'amour du beau et du bien moral, et par conséquent de la vertu, de la science; c'est encore le sentiment de notre devoir, c'est enfin le sens moral. C'est de cet élément passionnel que découlent la piété aussi bien que le fanatisme; c'est lui qui, uni aux affections de famille dans lesquelles j'ai rangé l'amour de la patrie, a produit les plus beaux et les plus glorieux actes de dévouement que l'histoire ait eu à enregistrer; enfin, c'est lui qui a produit les martyrs de toutes les idées grandes et généreuses qui ont surgi dans le monde.

Le tableau suivant présente, je crois, la liste complète des éléments passionnels de l'homme, ainsi que leur classification méthodique :

CLASSIFICATION DES ÉLÉMENTS PASSIONNELS DE L'HOMME.

Eléments dynamiques passionnels se rapportant à la matière.	Sens de la vue.	M. (1)	C. F. **Egophilie.**	Centre-foyer général **Théophilie.**
	Sens de l'ouïe.	M.	R. G. Sociabilité éventuelle.	
	Sens de l'odorat.	M.	B. C. Luxe composé.	
	Sens du goût.	M.		
	Sens du tact.	M.		
Eléments dynamiques passionnels mixtes.	Désir d'acquérir.	S. M.	C. F. **Oligophilie.**	
	Amitié.	S. M.	R. G. Sociabilité permanente.	
	Liens de famille.	M. S.	B. C. Liens affectueux.	
	Amour.	M. S.		
Eléments dynamiques passionnels se rapportant à l'âme.	Esprit de parti.	S.	C. F. **Pantophilie.**	
	Pécillée.	S.	R. G. Sociabilité universelle.	
	Hylopsychée.	S.	B. C. Unité d'action.	

Arrivons maintenant au but que nous nous étions proposé en établissant cette classification, but qui consiste à tracer la ligne de démarcation entre le règne animal et le règne hominal.

Il n'est pas besoin de longues observations pour s'assurer que les animaux possèdent, ainsi que l'homme, les éléments passionnels qui correspondent à la matière, c'est-à-dire que les animaux ont des sens.

Il faut y regarder d'un peu plus près pour analyser, chez l'animal, les éléments passionnels qui correspondent à ceux que nous avons appelés mixtes chez l'homme ; nous allons les prendre un à un.

1° L'union matérielle, chez l'animal, est aussi matérielle et égoïste que les besoins des sens, c'est le plaisir matériel dans toute sa pureté : le cynisme. Que si l'on objectait que, dans quelques espèces que les poètes érotiques n'ont pas méconnues, le couple est uni pour la vie, dit-on, et la séparation cause un chagrin souvent mortel, je répondrais que ce ne sont là que des exceptions qui n'infirment pas la règle. D'autre part, il est certain qu'il n'y a là autre chose qu'un fait physiologique, et rien de plus :

(1) M. veut dire *matériel* ; S. *spirituel* ; — C. F. *centre-foyer* ; R. G. *résultat général* ; B. C. *but commun*.

c'est l'effet de l'habitude, et cela prouve tout simplement qu'il y a des espèces qui sont plus que d'autres susceptibles d'en contracter, ou tout au moins que l'habitude peut avoir sur certaines espèces une influence telle, que la cessation de ces mêmes habitudes peut avoir chez elles les plus graves conséquences.

2° Les liens de famille ne s'étendent pas chez la brute au-delà de ce qui est matériellement nécessaire pour la conservation de l'espèce. L'animal qui peut suffire à son existence devient pour ses parents un être de la même espèce, et rien de plus. Les liens de famille disparaissent de part et d'autre aussitôt qu'ils n'ont plus de raison d'être. Vit-on jamais un animal accorder aide et protection à la veuve et à l'orphelin de son espèce qu'il rencontre sur sa route? Voit-on l'animal privé de progéniture s'en créer une par l'adoption? Je ne le pense pas.

3° Chez les animaux qui vivent en société, soit qu'ils y aient été destinés par le Créateur, soit parce que l'homme les a réunis pour son utilité ou son agrément, on remarque bien quelque chose qui a du rapport avec l'amitié, et qui, même dans quelques espèces, en est réellement dans le sens matériel du mot. Mais pourrez-vous appliquer à cette amitié-là les définitions que j'ai citées plus haut? Convenons que ce serait faire un étrange abus des mots.

4° On connaît un assez bon nombre d'animaux qui font des provisions, qui éprouvent le besoin d'acquérir; mais il est certain que ce désir d'acquérir ne s'étend pas au-delà de leurs besoins matériels. On voit des animaux savants, très-savants même pour des animaux; mais beaucoup de gens qui vont s'émerveiller à la vue de tels spectacles, n'auraient pas voulu assister à celui de leur éducation, à cause des moyens violents qu'on a presque toujours employés pour la faire. Et quand même la violence ne serait jamais nécessaire pour instruire les animaux, il n'en serait pas moins certain que l'animal ne cherche jamais spontanément à acquérir de la science, de la gloire, des talents, etc.

Si des éléments passionnels mixtes nous passons à ceux qui correspondent à l'esprit, notre analyse sera bientôt faite; car, j'ai beau chercher, je ne puis rien trouver dans l'animal qui ait l'ombre d'une ressemblance avec ceux que nous avons démontré exister chez l'homme.

En conséquence de ce qui précède, nous allons présenter le tableau complet des éléments passionnels de la brute, ainsi que leur classification méthodique :

Sens de la vue.	M.	
Sens de l'ouïe.	M.	C. F. **Egophilie**
Sens de l'odorat.	M.	R. G. Sociabilité éventuelle
Sens du goût.	M.	B. C. Luxe interne.
Sens du tact.	M.	
Désir d'acquérir.	M.	C. F. **Oligophilie** temporaire sensitive, se confondant presque avec l'égophilie.
Amitié.	M.	R. G. Sociabilité temporaire.
Liens de famille.	M.	B. C. Liens temporaires.
Amour.	M.	

Nous avons dit quels étaient les attributs du règne animal ; ils appartiennent également au règne hominal ; mais ce dernier diffère de l'autre par la présence de l'âme, comme nous pensons l'avoir démontré, et la présence de l'âme entraîne avec elle la présence de nouveaux éléments dynamiques qui lui sont uniquement destinés. Nous ne saurions donc accepter cette définition de l'être humain : L'homme est une *intelligence* servie par des organes ; car les différents sens dans lesquels ce mot est ordinairement employé et le vague qu'il entraîne avec lui, me permettraient d'appliquer cette définition à un animal, car l'animal est intelligent. Mais, dira-t-on, tout le monde s'accorde à dire que le premier attribut de l'âme est l'intelligence ; les animaux ont donc une âme, puisqu'ils sont intelligents. Voilà le cercle vicieux dans lequel on roule avec des définitions ambiguës et défectueuses.

La matière, en tant que matière, est inintelligente : personne n'en doute ; mais les dynamides sont des forces qui agissent dans un sens et suivant des lois déterminées d'avance par l'auteur de toutes choses, et pour chacun d'eux, et suivant les êtres qu'ils doivent influencer. Cette direction et ces lois produisent des effets d'autant plus compliqués que le nombre d'éléments dynamiques est plus grand dans un être. Or, dans quelques animaux, le nombre d'éléments dynamiques est tel, que les mouvements qu'ils impriment à la matière présentent quelque ressemblance avec ceux dont l'âme est susceptible, ressemblance qui en a imposé à beaucoup

d'observateurs. Mais, je le demande, est-elle intelligente la pierre qui tombe en suivant la verticale plutôt qu'une autre direction ? L'oxygène qui se porte invariablement au pôle positif, et l'hydrogène qui ne se trompe jamais sur la direction du pôle négatif, sont-ils intelligents ? Et la graine qui, quelle que soit sa position en germant, dirige sa radicelle en bas et sa plumulle en haut, et la plante qui fleurit à une certaine époque de l'année, et la fleur qui s'ouvre à une heure du jour, et la tige grimpante qui tourne toujours dans le même sens, sont-elles intelligentes ? Ou pour dire toute notre façon de penser, dans tous les cas que nous venons de citer, la matière est-elle intelligente ? Oui certes, elle l'est ; elle l'est comme dans l'hirondelle qui revient à son nid, dans l'abeille qui fait sa ruche, dans le chien qui suit son maître. Seulement, dans la pierre qui tombe, la matière n'est mue que par un seul dynamide, *la gravitation*. Son mouvement sera beaucoup moins complexe que dans le chien qui suit son maître, où elle sera mue par un certain nombre de dynamides qui produiront des effets infiniment plus compliqués, tellement qu'alors la matière peut, jusqu'à un certain point, être réputée intelligente. Mais telle n'est pas l'intelligence de l'âme humaine. Elle consiste, selon nous, en ces trois facultés : 1° remonter des effets généraux ou particuliers aux causes de ces mêmes effets, remonter à sa propre cause, à Dieu ; 2° avoir la connaissance du bien et du mal moral, du juste et de l'injuste ; 3° être libre, vouloir et se déterminer librement. Rien de cela n'existe chez l'animal : l'animal n'a donc pas d'âme, quoiqu'il soit intelligent.

Je crois avoir suffisamment justifié l'admission d'un règne hominal, en traçant d'une manière tranchée la ligne de démarcation entre celui-ci et le règne animal, et nous pourrions maintenant donner une réponse à cette question de Buffon : D'où peut venir cette uniformité dans tous les ouvrages des animaux ?

Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer, qu'en faisant l'analyse comparative de l'homme et de l'animal, je n'ai pas eu l'intention de la faire aussi complète que possible. J'ai omis à dessein beaucoup de choses qui m'auraient entraîné dans des détails que le cadre que je me suis tracé ne comporte pas. Ainsi, je n'ai considéré dans l'homme que trois ordres de principes, tandis qu'il y en a réellement quatre, des éléments dyna-

miques, je n'ai considéré que les éléments passionnels, etc., etc. L'analyse complète aurait montré d'une manière plus évidente encore la nécessité de la séparation des deux règnes ; cependant je crois que ce que j'en ai dit est suffisant, et je me suis borné là. Si, comme je l'espère, je reprends plus tard mon travail pour lui donner l'étendue qu'il comporte, je tâcherai de ne rien omettre.

Règne animique ou spirituel. — Dieu, l'intelligence suprême, infinie, existant par lui-même et possédant en soi sa raison d'être, est sans doute le pivot ou centre autour duquel gravite l'univers. Il en est, si je puis m'exprimer ainsi, le *pivot direct, absolu*. Si nous admettons que l'âme humaine soit une émanation de la divinité, elle doit participer de sa nature, et l'on concevrait facilement qu'elle remplit sur notre globe un rôle qui présenterait quelque analogie avec celui que Dieu remplit par rapport à l'univers, c'est-à-dire qu'elle en fût le *pivot relatif, secondaire*. Mais il est plus que probable que notre globe n'est pas le seul habité, et que, dans chacun de ceux qui le sont, des êtres moins, autant ou plus intelligents que nous, y remplissent le rôle que nous jouons ici; et par conséquent sont d'une nature semblable, c'est-à-dire ont une âme analogue à la nôtre.

D'un autre côté, on a beaucoup parlé pour et contre l'idée d'un monde extérieur, habitant ou pouvant habiter notre globe, soit d'une manière permanente, soit temporairement, et j'avoue que je n'ai jamais trouvé chez ceux qui ont parlé contre cette idée une seule objection sérieuse. Et pour n'en citer qu'une, que son auteur a cru sans doute être sans réplique, je rappellerai seulement celle de Cabanis : « Ils (les philosophes de l'époque actuelle) ne feraient point agir sur la nature en général, et sur les autres êtres vivants en particulier, des puissances privées de moyens de contact. » Qu'est-ce que Cabanis entend par des moyens de contact? Veut-il dire par là des sens comme les nôtres? Mais ce ne sont pas là des conditions nécessaires pour qu'une puissance agisse sur une autre. Quels sont les moyens de contact que l'âme possède pour agir sur le corps? Personne cependant ne saurait nier son action, à moins toutefois qu'on n'admît pas son existence. Et à ceux-là, je répondrai : Quels sont les moyens de contact

des dynamides ? Quels sont, par exemple, les moyens de contact de l'électricité, de la lumière, de l'aimant, de la gravitation, etc., etc. ? Ils agissent pourtant! Et remarquez bien que toutes les raisons que l'on donne contre l'existence d'un monde extérieur sont au moins de cette force-là.

Mais enfin, en supposant que ce monde extérieur n'existât pas, restent les habitants des autres planètes que la raison nous dit devoir exister et posséder comme nous l'élément spirituel, c'est-à-dire une âme égale, semblable ou analogue à la nôtre: ce qui suffit pour justifier l'introduction d'un *règne animique*.

Règne sidéral ou astral. — Dans l'énumération qu'on a faite des règnes de la nature, les astres ne sont pas nommés; et, si je ne me trompe, ce silence signifie qu'ils sont compris dans le règne minéral. Sans vouloir me reporter au temps des extravagances de l'astrologie, je puis me demander si cette classification est rationnelle, philosophique. Si je ne fais pas erreur, les savants admettent aujourd'hui que les astres *naissent*, *vivent et meurent*. Cette idée me paraît d'autant plus raisonnable qu'elle est en harmonie parfaite avec les lois générales de la nature. Mais je crois que cette idée admise suffit, à elle seule, pour faire des globes qui roulent dans l'espace un règne à part.

Les exagérations des astrologues ne sont pas une raison suffisante pour rejeter d'une manière absolue l'idée d'influences exercées par les astres les uns sur les autres, ainsi que sur les êtres qui les habitent, influences de nature différente de celles qui nous sont connues et provenant de rapports que nous pouvons bien ignorer. Ce n'est pas par l'exclusion, mais par l'étude et l'observation que les découvertes surgissent et que les sciences se créent et se perfectionnent. C'est ici le lieu d'observer qu'il est de règle générale que toute croyance, tant ridicule ou même stupide qu'elle soit, doit son origine à une vérité, et les exagérations qui ont causé la ruine d'une science ou prétendue telle, qui n'existe plus que de nom, n'infirment rien de ce qui peut y être de vrai.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour se comprendre.

Notre intention étant de traiter d'un certain ordre de causes, et tout ce qui existe, Dieu excepté, pouvant être tour-à-tour cause ou effet, nous avons dû classer tout ce qui existe, cherchant à ne rien omettre, afin de bien nous entendre dans la classification des causes que nous allons proposer, et que voici :

1° Dieu, cause première, ordonnateur de toutes choses.

2° Il ordonne en vertu d'un *but* déterminé d'avance. Ce but, effet de sa volonté, est donc la cause de l'arrangement harmonique de l'univers : c'est la cause providentielle première. Mais cet arrangement harmonique de l'ensemble ne saurait exister sans un arrangement harmonique de chacune des parties. C'est cet arrangement harmonique de chacune des parties, ce rapport nécessaire entre ce qui doit être et ce qui est, qui constitue les causes providentielles d'ordre différent, suivant qu'un plus ou moins grand nombre de parties concourent à un but spécial, se rapportant lui-même au but général. Les causes providentielles sont donc des causes de second ordre.

3° La somme de tout ce qui existe d'une manière contingente, et que nous avons classé en huit grandes divisions ou règnes, sert à produire les phénomènes innombrables que nous observons. Ce sont les causes immédiates ou *naturelles* de ces mêmes phénomènes : ces causes sont de troisième ordre.

Ainsi, trois grands ordres de causes :

1° Dieu, cause de premier ordre ;

2° Les causes providentielles, de second ordre ;

3° Les causes naturelles, de troisième ordre.

Le deuxième ordre de causes, comme on le voit, ne diffère pas ou diffère peu de ce qu'on a appelé *causes finales*. Leur étude est l'objet de notre Travail.

L'étude, ou tout au moins l'idée de l'existence des causes providen-

tielles, paraît être aussi ancienne que le monde. Les livres sacrés de tous les peuples en portent l'empreinte; mais leur introduction dans la science ne paraît pas antérieure à Platon ou à Anaxagore. Je dis qu'elle ne paraît pas antérieure à ces deux philosophes, parce que des civilisations antérieures à celle de la Grèce ont passé, civilisations qui ont produit des savants, et le temps n'a pas respecté leurs œuvres.

Si nous voulions juger de l'importance de l'étude des causes providentielles par le résultat qu'a produit leur introduction dans la science, nous serions tenté de l'abandonner sur-le-champ. En effet, M. Renouard, après avoir cité le passage de Platon où il est question des causes finales, fait remarquer que la considération de ces causes, qui joue un rôle si important dans plus d'un système de physique et de physiologie, a eu comme conséquence de détourner l'esprit humain de la route de l'observation et de l'expérience, et de l'endormir dans une espèce de quiétisme extrêmement contraire au progrès des lumières. M. Renouard a d'autant plus raison, que, comme il le fait observer, Platon voulant expliquer par les causes finales ce qui fait qu'une chose est belle, et répondant que toutes les belles choses sont belles par la présence de la beauté, nous donne la même raison que celle que donnaient les Ecoles du moyen-âge à la question : Pourquoi l'opium fait-il dormir ?

Disons encore que le reproche adressé par M. Renouard à l'idée des causes providentielles n'est pas le seul qu'on soit en droit de lui faire; car si cette idée, introduite dans la science, a produit le *quiétisme platonique*, son introduction au sein des masses a produit le *fatalisme oriental*, non moins contraire au progrès des lumières. Il ne faut donc pas être étonné si Lucrèce a combattu les causes providentielles, et si, de nos jours encore, quelques hommes d'un mérite incontestable ont parlé dans le même sens qu'avait parlé le chantre *de la nature des choses*.

Mais conçoit-on qu'il existe une branche des connaissances humaines destinée à contrarier le progrès des lumières, à moins qu'on ne donne le nom de connaissances aux déductions d'un principe purement hypothétique que rien ne justifie, ou bien encore aux déductions illogiques d'un principe vrai, ou bien, enfin, aux principes ou axiomes généraux déduits de faits mal observés ou mal interprétés? Les connaissances humaines,

dans le sens propre et vrai de ce mot, et de quelque nature qu'elles soient, ne doivent, ne peuvent produire qu'un seul effet, se prêter un mutuel appui, se servir réciproquement de flambeau, augmenter la somme des lumières. Pour obtenir ce résultat, il ne suffit pas d'étudier, il faut *étudier méthodiquement*, aller du connu à l'inconnu, et se bien garder de se lancer aventureusement dans le champ si vaste des hypothèses, c'est-à-dire des chimères.

Je dis que l'étude des causes providentielles doit être d'un grand secours dans l'étude des sciences en général et de la médecine en particulier; mais, pour cela, quelle est la méthode à suivre? La meilleure est sans doute encore à trouver. Quant à moi, voici comment je procède : lorsque, par l'observation directe, je ne puis pas reconnaître la cause providentielle d'un fait ou d'un ordre de faits, je suppose la suppression de ce fait ou de cet ordre de faits, et je déduis les conséquences qui découlent de cette suppression et qui doivent me mettre sur la voie. Remarquons que, dans la division infinie des causes, l'imperfection de nos connaissances relativement aux rapports qui unissent les effets avec les causes, est une barrière qui nous empêche souvent l'accès de la route; mais ce n'est pas une raison pour nous décourager. Si, par la nature des choses, nous ne sommes pas heureux dans les recherches de détail, commençons par les faits d'ensemble pour descendre plus tard dans ceux-là; mais au moins travaillons, et si nous ne recueillons pas nous-mêmes le fruit de notre travail, songeons à ceux qui nous ont précédés dans la carrière. Un exemple me fera mieux comprendre. Je me demande pourquoi chez l'homme le sang artériel est rouge. Je supposerai d'abord que le sang est blanc ou d'une autre couleur, et j'essaierai d'en déduire les conséquences; mais je suis arrêté au premier pas dans un fait de si menu détail, car j'ignore encore quels sont les rapports qui lient l'effet appelé *couleur rouge* avec le dynamide appelé *lumière*; j'ignore aussi les rapports qui lient la couleur rouge avec l'homme et le reste de la nature, et comme je veux me garder de toute hypothèse, je suspendrai mon jugement, attendant que la lumière se fasse.

Et quand, soit par le moyen que je viens d'indiquer, soit par l'observation directe, je suis parvenu à déterminer d'une manière évidente une

cause providentielle, je m'en sers comme d'un *criterium* qui doit m'arrêter à l'entrée du champ des hypothèses et des conjectures, et m'ouvrir au contraire celui des connaissances exactes, en me traçant la ligne de démarcation entre les causes providentielles et les causes naturelles. Car, remarquons-le bien, je l'ai déjà fait pressentir en parlant du règne qualitatif, et j'aurai occasion de revenir sur ce point important, c'est pour ne pas savoir préciser le point où s'arrêtent les unes et où commencent les autres, que bien des savants de nos jours se perdent en hypothèses pour expliquer des faits qui ne sont pas explicables, ou plutôt dont l'explication naturelle une fois connue ne peut qu'être complétée par la connaissance des causes providentielles.

Du reste, pour être intelligible autant que nous le pourrons, nous allons prendre des exemples dans les différentes branches des sciences médicales. Nous nous poserons des questions, nous chercherons à les résoudre, et lorsque nous jugerons que l'état de la science ne le permet pas, nous l'indiquerons.

Chimie générale. — Parmi les corps chimiques, l'eau est sans contredit un des plus importants, s'il ne l'est pas le plus à étudier ; elle est non-seulement utile, mais nécessaire, indispensable même à la vie de tous les êtres organisés. Nous n'avons donc pas lieu de nous étonner qu'elle ait fixé l'attention des savants de tous les lieux et de tous les temps. Aussi, la découverte de sa composition a-t-elle été un grand évènement dans le monde scientifique, et maintenant l'eau est peut-être le corps le mieux connu, parce qu'il a été le plus et peut-être aussi le mieux étudié. Cette étude expérimentale nous a donné l'explication naturelle d'une foule de phénomènes qui s'y rattachent. Admettons pour un moment qu'il n'y ait plus rien à trouver à ce sujet, et que l'histoire physique, chimique et thérapeutique de l'eau soit complète, pensez-vous que ce soit une raison pour s'arrêter là ? N'en croyez rien ; on connaît ses propriétés, on veut maintenant savoir le pourquoi de ses propriétés, et quand on saura ce pourquoi, qui sait? il y aura peut-être encore autre chose à chercher. Mais n'allons pas si loin, et arrêtons-nous au pourquoi.

Il y aurait tant de pourquoi à demander à propos de l'eau, et je puis

répondre à un si grand nombre, que l'étendue de ce Travail suffirait à peine pour cela. Je me bornerai donc à un petit nombre de questions, et j'emprunterai mes réponses au Travail que j'ai cité en commençant.

1° Pourquoi l'eau est-elle incolore? La réponse à cette question est bien simple. Faites-la bleue, rouge ou verte, et voyez ce qui arrivera. L'air, chargé de vapeurs et de nuages colorés en quantité sans cesse variable, enlèvera la couleur naturelle à tous les objets, et vous serez dans l'impossibilité la plus absolue d'avoir l'idée nette d'une seule couleur, puisqu'elles varieront sans cesse. Pourrez-vous *teindre à l'échantillon* (comme disent les teinturiers) une seule couleur? Cela vous sera aussi impossible que la détermination même de la couleur. En médecine, la couleur de certains organes ou de certaines parties d'organes qui ont aujourd'hui une grande valeur séméïotique, vous fera défaut, etc., etc. Poursuivez les conséquences! Les usages auxquels l'eau était destinée exigeaient donc qu'elle fût incolore : sa destination, voilà la cause providentielle qui fait qu'*elle ne doit pas avoir* et qu'*elle n'a pas de couleur.*

2° Pourquoi l'eau, qui est transparente et incolore, a-t-elle la propriété de réfléchir et de réfracter la lumière? — Supposez que la lumière ne soit pas réfléchie à la surface de l'eau, et qu'en passant de l'air dans ce liquide, elle suive sa direction primitive sans s'approcher ni s'écarter de la normale. Qu'est-ce qui vous avertira de sa présence? Ce n'est pas sa couleur, elle n'en a pas; ce n'est pas son opacité, elle est transparente; ce ne sera pas non plus le miroir de sa surface, elle ne réfléchit pas la lumière; ce ne sera pas non plus le déplacement apparent des objets submergés, la lumière n'est pas déviée. Donc, quand il y aura de l'eau dans un lieu quelconque, rien ne vous décèlera sa présence, et vous serez, ainsi que les animaux, exposés à vous y précipiter à chaque instant; et là, comme devant, les conséquences sont nombreuses et la cause providentielle est évidente.

3° Enfin, pourquoi la glace absorbe-t-elle pour se fondre 79 calories plutôt que de n'en absorber qu'une? — Chaque année, et dans les conditions actuelles, le retour de la belle saison est marqué par quelque inondation. Supposez que, pour un printemps seulement, la glace n'absorbe qu'une calorie pour se fondre, c'est-à-dire qu'elle se fonde 79 fois plus vite, qu'arrivera-t-il alors?

Comme on le voit, il est quelquefois très-facile de remonter des effets à la cause; mais ne serait-il pas possible quelquefois aussi, la cause étant connue, d'aller (si je puis m'exprimer ainsi) au-devant des effets? Ce mode d'investigation, qui est capable de produire les plus beaux résultats, n'a pas été exploré en chimie, mais il l'a été avec avantage dans une autre branche de science; nous y reviendrons plus tard.

Mais si l'application des causes providentielles à l'étude de la chimie était dans tous les cas aussi facile que dans les trois exemples que nous avons pris, cette science serait complète demain. Dieu merci! nous n'en sommes pas là, et dans ce fait je vois encore une cause providentielle; car, s'il en était autrement, nos neveux auraient bien le plaisir d'apprendre la chimie, mais ils seraient privés de celui de faire la plus petite découverte, et Dieu l'avait prévu. Prenons, du reste, un exemple.

Il y a déjà long-temps que Brandt a découvert le phosphore, qu'il ne cherchait pas. Ses propriétés physiques et chimiques, son action sur l'économie animale, tout cela a été étudié avec soin. Les toxicologistes ont bientôt reconnu ses propriétés vénéneuses : on a vu qu'elles dépendaient d'une excitation violente, quoique éphémère, et suivie d'une asthénie promptement mortelle; on a sacrifié des animaux, on l'a vu corroder le tube digestif, etc.; enfin, on a cherché les moyens de le reconnaître dans le cadavre, le cas échéant. Ces moyens se déduisent naturellement de ses propriétés physiques et chimiques, de celles de quelques-uns de ses composés, enfin de son action connue sur l'économie, et présentant quelque différence, soit qu'il y ait été introduit en nature ou en dissolution. Bref, nous savons beaucoup de choses sur le phosphore ainsi que sur l'eau, et cependant quelle différence! Essayez de supprimer ou de changer quelques propriétés du phosphore ou de ses composés, qu'en résultera-t-il? Je suis porté à croire que l'on n'en sait pas plus que moi à ce sujet, et cependant je suis persuadé que les conséquences de ces changements ou suppressions seraient importantes. Mais, j'y pense, si le phosphate de chaux n'était pas insoluble, la charpente animale devrait avoir une autre composition, et je vois venir bien des bouleversements dans le monde pour ce seul petit changement. Mais s'il était vert ou bleu au lieu d'être blanc, s'il n'était pas volatil, s'il ne se fondait qu'à 150° au lieu de se fondre à

43° ; alors je ne sais pas ce qui en résulterait. Et cela prouve tout simplement que la méthode que j'ai indiquée n'est pas suffisante, qu'il y a d'autres moyens d'investigation ; mais je les ignore. J'ai cependant la ferme conviction qu'on les trouvera, et que la connaissance du règne qualitatif n'y sera pas pour peu de chose.

Histoire naturelle. — On conçoit facilement l'utilité, la nécessité même de l'union des sexes et des plaisirs qui sont affectés à cette fonction dans le règne animal et dans le règne hominal, pour assurer la conservation des espèces, et chacun conviendra facilement que la cause de ce fait est providentielle. Mais il n'en est pas de même par rapport au règne végétal, et l'ignorance des anciens sur cette partie de la physiologie botanique en est la preuve. Ce n'est que bien plus tard, en effet, qu'on s'en est aperçu, et la découverte n'en a pas été faite en un jour. On a commencé par observer que dans certaines plantes il y avait deux espèces de fleurs, dont l'une ne portait jamais de fruit. On a reconnu ensuite que la différence entre ces deux fleurs tenait à la différence des organes qui y étaient placés, organes qui, séparés dans les fleurs unisexuées, étaient réunis dans les fleurs hermaphrodites. On a vu que dans ces dernières l'organe central, de même que l'organe unisexué portant fruit, pouvait être comparé à l'organe générateur femelle des animaux, et l'autre à l'organe mâle. En effet, la section des antères avant l'ouverture des loges rendait la fructification impossible ; le même résultat était obtenu par la section des stigmates. La vésicule germinative, dont on a pu suivre le développement au microscope, fait partie de l'organe auquel on est en droit d'attribuer le sexe féminin, par analogie avec la vésicule germinative des animaux. Le pollen, dont la présence est indispensable pour le développement de la vésicule, a pu être à bon droit comparé au sperme ; du reste, l'étamine est souvent caduque sans inconvénient pour la fructification. La chute de l'autre organe entraîne nécessairement la stérilité de la fleur, etc. Mais, quoique l'expérience et l'observation aient démontré jusqu'à l'évidence que le carpelle est un organe sexuel femelle et l'étamine un organe sexuel mâle, on est encore embarrassé pour trouver dans cette organisation une raison de nécessité, d'utilité même, enfin une cause providentielle ; car il est difficile de com-

prendre comment l'union sexuelle peut procurer quelque plaisir aux végétaux. Cependant, si l'on remarque que l'unité de plan est un des faits les plus saillants et les plus sublimes à la fois qui se font remarquer dans les œuvres divines, que la simplicité ou plutôt l'emploi du plus petit nombre possible de moyens est un des traits qui les caractérise ; que, dans un mécanisme conçu avec une sagesse infinie, la communauté de principes ou de causes dans des êtres différents entraîne des conséquences ou des effets communs dans ces mêmes êtres, non-seulement on ne sera pas étonné que tous les êtres qui possèdent le dynamide vital au nombre de leurs éléments se multiplient de la même manière, mais on aurait bien plutôt lieu, je crois, d'être surpris si le contraire avait lieu. D'autre part, l'idée de vie entraîne nécessairement l'idée de sensibilité, comme nous l'avons dit plus haut, et quelle répugnance peut-on éprouver à penser que cette sensibilité, quelque obscure qu'elle soit, puisse être excitée au profit de la plante par l'acte de la génération? Les poètes qui ont chanté les amours du règne végétal n'en ont pas douté, et Linnée, le poétique Linnée, n'en doutait pas non plus quand il mettait en tête de sa classification : *Nuptiæ plantarum. — Actus generationis incolarum regni vegetabilis.* D'ailleurs, tout n'est pas dit sur la *raison d'être* des plantes et sur les rapports qui les lient avec le reste de la nature.

Platon nous apprend qu'ayant entendu lire, dans un livre d'Anaxagore, que *l'intelligence est la règle et le principe de toutes choses*, cette idée le ravit, et, pensant que ce livre lui donnerait la raison de toutes choses, il n'eut de repos qu'après se l'être procuré. Cette idée n'était autre que celle des causes providentielles, et il s'attendait à trouver dans ce livre la cause, la raison d'être de tout ce qui existe. Mais quelle ne fut pas sa déception, comme il le dit lui-même, lorsqu'à la place de ce qu'il cherchait, il ne trouva que «des explications qui n'expliquaient rien ! » Néanmoins l'idée resta dans son esprit : nous avons vu quels fruits elle a portés.

Les sectateurs d'Epicure ne pouvaient accepter une idée contradictoire avec leurs principes, et dont les partisans eux-mêmes n'avaient su tirer le moindre parti au profit de la science ; aussi Lucrèce (1) combat-il cette

(1) Liv. IV, pag. 821.

idée, plutôt, il est vrai, en poète qu'en philosophe. « Mais avant tout, » dit-il, il faut te signaler une erreur trop accréditée, te prémunir contre » elle et la faire évanouir. Ne crois pas que le brillant éclat de tes yeux ait » été préparé pour te faire discerner les objets; que la jambe, liée à la » cuisse mobile, ait reçu pour appui tes pieds légers afin de donner un libre » essor à ta course, etc. . . . .
» C'est ainsi qu'on a renversé l'enchaînement successif des causes et des » effets. Non, les membres n'ont point été destinés à notre usage; mais » leur forme invita à s'en servir. » Ainsi, pour Lucrèce, le lion n'a pas de griffes pour saisir et déchirer sa proie, mais il la saisit et la déchire parce qu'il a des griffes! Le Créateur n'avait pas conçu le plan de l'être avant la Création, mais il l'avait fait au hasard, et l'être avait tiré le meilleur parti possible de son organisation! Mais quel éclatant démenti le génie de Cuvier n'a-t-il pas donné au système du poète romain et de ses adhérents par la reconstruction d'un monde qui n'existait déjà plus bien long-temps avant que l'homme ait pris possession du globe, et cela avec quelques rares débris de squelettes restés seuls pour attester l'existence du règne animal antédiluvien. Mais Epicure admettait que le monde est l'œuvre du hasard, et que la providence n'avait que faire de s'occuper des choses d'ici-bas; tandis que Cuvier, persuadé de l'existence des causes providentielles et les appliquant à la zoologie, a pu chercher d'abord les causes et redescendre ensuite aux effets. Personne avant lui n'en avait fait une aussi brillante application; espérons que, dans d'autres branches, on marchera sur ses traces.

Anatomie. — De toutes les branches des sciences médicales, l'anatomie est celle qui nous montre le plus à nu l'existence réelle, évidente des causes providentielles. La formation des os, leur forme, leurs courbures, la disposition des muscles et de tous les autres organes, ce merveilleux assemblage de parties si diverses de forme, de nature, de structure, d'usages, et concourant d'une manière si admirablement harmonique vers un but commun, unique, tout cela ne saurait être l'effet du hasard. Et, pour parler des os seulement : dans l'ostéogénie, le but à remplir était complexe. D'une part, certains os, au point de vue de leurs

usages, devaient être complètement ossifiés chez le fœtus à terme; ce sont eux qui présentent les premiers points d'ossification. Le développement complet de certains autres à la même époque aurait pu être un obstacle à la parturition; leur développement incomplet la favorise; et tout cela a lieu sans dommage aucun pour le nouvel être qui va voir le jour. Les os, à cette époque, sont en quelque sorte flexibles. Mais bientôt l'homme aura besoin de déployer de la force : une charpente solide doit soutenir l'édifice; les os, plus chargés de phosphate calcaire, réuniront la dureté à un certain degré d'élasticité; une grande solidité en sera le résultat. Mais, plus tard, ce n'est plus la force physique qui lui sera nécessaire : la génération qui le pousse fournira l'action; elle est impatiente d'agir et ne demande qu'à être dirigée. Le vieillard reposera ses membres, mais il donnera des conseils; ce n'est plus la force physique qu'il doit déployer, c'est la force morale, intellectuelle. Son intelligence s'est développée, son expérience lui reste, et la charpente, qui ne doit plus supporter des chocs violents, sera pour cela même moins résistante. Enfin, le squelette en général, et dans celui-ci la boîte osseuse qui protège l'organe central des perceptions et de l'intelligence, se modifie suivant les races, afin que l'harmonie des parties marche de pair avec l'harmonie de l'ensemble.

Mais, puisque je viens de prononcer le mot de *races*, il ne serait peut-être pas inutile, afin de compléter notre pensée sur le règne hominal, de dire ici notre opinion sur cette question si controversée encore aujourd'hui : les uns ne voulant reconnaître qu'une espèce, les autres en admettant plusieurs.

Ceux qui ne veulent reconnaître dans le genre humain qu'une seule espèce donnent pour raisons principales :

1° La production d'hybrides indéfiniment féconds;

2° Ils prétendent qu'en examinant un grand nombre de squelettes, et surtout de têtes, ils ne peuvent parvenir à trouver des différences essentielles de conformation;

3° Enfin, ils font encore observer, ce qui du reste est vrai, que ces prétendus types présentent de grandes différences individuelles chez les individus d'une même race dans laquelle on est en droit de supposer l'absence de mélange.

Observons en passant que, malgré cette opinion, beaucoup de savants n'hésitent pas à admettre qu'il y a eu primitivement un nombre plus ou moins considérable de groupes humains créés, soit à la même époque, soit à des époques différentes, et d'après un même type, qui s'est ensuite modifié par l'influence de circonstances diverses.

Nous trouverions toutes ces raisons excellentes, si pour nous l'homme était un animal, voire même un animal raisonnable, un bimane *sapiens*, comme disait Linnée. Mais, comme pour nous l'homme n'appartient au règne animal qu'au même titre que l'animal appartient au règne végétal, comme il forme à lui seul un règne à part, nous regardons toutes ces objections comme n'ayant pas la moindre valeur.

Tout le monde m'accordera, sans doute, qu'indépendamment des lois générales qui régissent tous les êtres, il y a des lois particulières pour chaque grande division de ces mêmes êtres : ainsi, les végétaux ont leurs lois particulières, indépendamment de celles qui leur sont communes avec les minéraux et les animaux. Il faut donc nécessairement, c'est-à-dire providentiellement, que le règne hominal ait ses lois à lui, indépendamment de celles qui lui sont communes avec les autres règnes. Cherchons donc dans les causes providentielles la solution de cette question.

Première objection. — L'homme est *un* dans son essence, et cette unité essentielle, il la doit à son âme; et comme l'âme, tout en étant une dans son essence, est sujette à la loi générale de la différence individuelle, comme nous l'avons établi plus haut, soit en parlant du règne hominal, soit en parlant du règne animique, l'homme, ainsi que tous les autres êtres, sera sujet à cette loi. On peut donc dire que, quoiqu'un homme diffère d'un autre, cet autre est son semblable; et comme évidemment l'homme est fait pour vivre avec son semblable, quelle que soit la différence des races, il a dû échapper à la loi générale des êtres organisés relative aux hybrides.

Deuxième objection. — Remarquons que le règne hominal se lie au règne animal en vertu de cette grande loi : *Natura non facit saltus;* et le lien qui l'y unit est l'*animalité*, qui est partie constituante du règne hominal. Or, à ce point de vue, on trouve dans l'immensité des types individuels plus de différences qu'il n'en faudrait pour caractériser des espèces

animales. La loi que nous venons de citer, d'une part, et les mélanges, d'autre part, ont rendu peu sensibles les passages d'une espèce à l'autre.

Troisième objection. — Quant aux différences individuelles dans une même espèce, remarquons que l'homme, et surtout l'*homme social*, n'a pas, comme l'animal, la faculté de percevoir les qualités. Cette faculté, dont l'animal est pourvu, fait que le petit reconnaît sa mère parmi plusieurs autres de son espèce, quelle que soit du reste leur ressemblance. Mais non-seulement l'enfant doit reconnaître ses parents par les impressions des sens, mais les hommes doivent se reconnaître entre eux de la même manière. De là, les différences physiques dans la même espèce, différences portant sur le facies, le son de voix, l'allure, la taille, etc.

Dans tous les règnes, Dieu a créé des genres, des espèces. Il n'y avait pas de raison pour que le règne hominal ne fût pas soumis à cette loi. Nous avons vu comment Dieu a su remédier aux inconvénients qui auraient pu en résulter pour l'homme. Mais allons plus au fond de la question, et voyons si, au moyen de notre flambeau ordinaire, nous ne pourrions pas déterminer comment et pourquoi a été effectuée cette création des espèces humaines.

L'observation journalière prouve non-seulement la différence des aptitudes individuelles, mais encore que, dans les espèces humaines les plus intelligentes, il y a des individus qui ne s'élèvent guère qu'au niveau de la race Ethiopienne. L'observation prouve encore que des individus appartenant aux espèces réputées les moins intelligentes, ont pu s'élever au niveau des savants Européens.

Mais l'observation ne semble-t-elle pas prouver aussi que toutes les races ne sont pas également aptes à s'élever d'elles-mêmes à ce sublime des conceptions du génie humain ? Quelques-unes ont besoin de mentors, d'instituteurs pour arriver jusque-là. Cela est certainement, et je n'en saurais douter; je ne saurais douter non plus que les espèces favorisées de Dieu, qui avaient pour mission d'être les institutrices des autres, ne soient nées les premières.

Mais ces races qui étaient choisies par Dieu pour être les institutrices, les *tutrices nées* des autres races; qui devaient en considérer les individus non comme des frères, mais comme de faibles enfants confiés à leurs soins

paternels, et d'autant plus dignes de leur amour qu'ils étaient plus faibles et ignorants; comment se sont-elles acquittées de cette noble et brillante mission, destinée à resserrer davantage par une parenté affectueuse les liens de la grande famille humaine? Quelques-unes, parmi les races puînées, ont disparu noyées dans leur propre sang; d'autres, assimilées à des bêtes de somme, ont été pourchassées, prises, vendues au marché, pour succomber sous le fouet du maître, abruties par d'horribles traitements. Et tout ce qui est échappé à l'esclavage ou au glaive, fuyant ses frères transformés en bourreaux, les haïssant chaque jour davantage et chaque jour s'abrutissant davantage aussi, s'éloigne du but au lieu de s'en approcher. Espérons que les espèces auxquelles nous avons le *bonheur* d'appartenir auront un jour conscience de leur crime.

Pathologie médicale. — Horace l'a dit, et La Fontaine l'a répété: l'homme préfère généralement la douleur à la mort. C'est que l'homme ayant été placé sur la terre pour y rester un certain temps, Dieu lui a donné le sentiment de la nécessité de son existence, et l'horreur qu'il éprouve naturellement pour la destruction de son être matériel. Mais l'homme, constamment soumis à l'influence de causes qui peuvent lui être funestes, doit avoir un moyen de les reconnaître et de les fuir. La douleur remplit merveilleusement ce but; la douleur reconnaît donc une cause providentielle.

Et lorsque fortuitement, fatalement, par imprudence ou malgré les efforts qu'il a faits pour conserver sa santé, l'homme est affecté d'une maladie, la douleur, dans le plus grand nombre des cas, l'avertit de son état; aussi la douleur est-elle pour le médecin le symptôme qui le guide le plus souvent pour établir son diagnostic. De plus, la douleur revêt plusieurs formes, qu'il importe au médecin de connaître; ainsi, elle est, suivant les divers cas, cuisante, gravative, pongitive, aiguë, etc. Mais ce précieux élément pathologique n'est pas toujours suffisant pour indiquer le siége précis, ainsi que la nature du mal; quelquefois même, pour des raisons qui se rattachent évidemment à des causes providentielles, comme nous aurons occasion d'en citer un exemple, elle manque totalement ou à peu près. Mais le Créateur l'avait prévu, et des symptômes généraux ou locaux,

dès signes sensibles ou rationnels trahissent l'affection. La pleurésie, par exemple, et la pneumonie quand elle est superficielle, maladies qu'il est si important de distinguer l'une de l'autre, occasionnent une douleur dans le point affecté. Je sais bien que des praticiens distingués prétendent que dans la pneumonie la douleur est l'effet d'une pleurésie concomitante, et que la pneumonie elle-même n'est pas douloureuse ; mais cela étant, et si le médecin n'avait que ce signe, comment distinguerait-il une pleurésie simple d'une pleurésie compliquée de pneumonie, d'autant plus que la douleur n'est pas le seul symptôme commun à ces deux maladies, et que la toux, l'oppression, la dyspnée, la fièvre, et même la bronchophonie et la matité, le sont ou tout au moins peuvent l'être aussi ?

Dans la pneumonie, les crachats sont le plus souvent colorés ; le pleurétique crache rarement, les crachats sont incolores. On n'aperçoit pas chez ce dernier le râle crépitant petit et sec, et les symptômes généraux ne sont pas toujours en rapport avec l'étendue de la matité, ce qui ne manque pas d'arriver dans la pneumonie. Disons encore que la matité, ordinairement plus complète dans la pleurésie, n'est pas toujours accompagnée de bronchophonie, comme elle le serait dans la pneumonie, et que la main placée sur le point douloureux perçoit encore dans celle-ci les mouvements vibratoires des parois thoraciques, tandis que, dans l'autre cas, l'épanchement pleurétique empêche ordinairement de les percevoir. En somme, il est bien rare, pour ne pas dire impossible, qu'un médecin ne puisse pas établir le diagnostic différentiel de ces deux maladies. La Providence n'avait-elle pas prévu le cas ?

Pathologie chirurgicale. — Parmi les causes qui tendent à la destruction de l'homme, et auxquelles il est sans cesse exposé, il faut placer l'action des corps piquants, tranchants ou contondants; et l'épée de Damoclès serait incessamment suspendue sur sa tête, si le Créateur n'avait pas, dans sa providence infinie, placé les organes essentiels et dont la lésion entraîne toujours de graves désordres de telle sorte qu'ils fussent soustraits autant que possible à l'influence de ces mêmes causes.

N'admirez-vous pas, ainsi que moi, comment le trépied de la vie est admirablement placé, non-seulement pour être soustrait à la violence des

causes que nous venons d'énumérer, mais encore pour assurer le jeu de ces organes? Le cerveau, organe pulpeux, sensible à la moindre pression est enfermé dans une boîte osseuse dont les parties sont liées entre elles de manière à ce qu'aucun corps ne puisse y pénétrer sans une grande violence; de plus, la forme et la disposition de ces mêmes parties sont telles, que dans un coup porté sur le crâne, l'effort produit s'atténue en se répartissant dans toutes les pièces, et se porte en définitive sur la base du crâne, où il est, pour ainsi dire, annihilé par les articulations voisines. Et la dure-mère avec ses replis, isolant les différentes parties de cet organe pour les soustraire à leur pression mutuelle! Et les veines se transformant en sinus! Enfin, les larges et insolites anastomoses des artères de la base du cerveau!....

Les poumons et le cœur sont placés à l'intérieur d'une cage solide, quoique mobile. Presque impénétrable par derrière, parce que l'homme ne voit pas dans cette direction, c'est là qu'est la colonne qui sert de point d'appui à la charpente. Les mouvements qui devaient rendre moins solide le lieu où ils s'effectueraient se font à la partie antérieure, dans la direction des yeux, qui voient le danger, et des mains, qui l'écartent.

Remarquons encore que l'enveloppe la plus solide renferme l'organe dont les lésions présentent le plus de gravité. En effet, quoique les lésions du cerveau ne soient pas toujours mortelles, elles sont néanmoins plus graves que celles du cœur et du poumon: les annales de la médecine sont assez riches en faits de ce genre. Des chasseurs n'ont-ils pas trouvé des corps étrangers dans le cœur d'animaux tués, après avoir guéri de blessures antérieures de cet organe! Et l'exemple cité par M. Latour d'une balle trouvée dans le ventricule droit du cœur d'un soldat, six ans après la guérison de la blessure faite par cette même balle! Je me souviendrai toujours d'avoir vu à l'Hôtel-Dieu de Lyon, à une époque où je ne m'occupais guère de médecine, un homme qui vit encore et dont la poitrine avait été percée de part en part par une balle entrée au-dessous du mamelon gauche et sortie par le dos. M. Gensoul, alors chirurgien-major, et dans le service duquel le blessé se trouvait, pensait que la pointe du cœur avait dû être lésée par le projectile.

La disposition du système vasculaire sanguin n'est pas moins providentielle : les gros vaisseaux jamais superficiels ; les artères, dont les lésions sont plus graves que celles des veines, sont aussi plus profondement situées. Un petit nombre sont superficielles dans un espace très-circonscrit, et encore le sont-elles dans les points le plus commodément placés pour l'exploration symptomatique. Ne semble-t-il pas que c'est en vue de la saignée que les veines céphaliques, basiliques et saphènes, les seules ou à peu près d'un assez fort calibre pour être ouvertes avantageusement, sont superficielles ? Ne dirait-on pas aussi que c'est en vertu des lois de la pudeur qu'elles sont si facilement accessibles à l'instrument du chirurgien dans le lieu même où elles le sont ?

L'élasticité du tissu propre des artères est la cause de la gravité de leurs lésions ; mais cette élasticité est elle-même providentielle, car elle produit un afflux constant, comme pourrait le faire une pompe à air comprimé.

La réunion des plaies simples, la cicatrisation de celles avec perte de substance et autres complications, sont sans doute au nombre des phénomènes les plus merveilleux qu'on puisse imaginer ; mais on y est tellement accoutumé qu'on n'y prend pas garde. N'est-ce donc pas en vue des solutions de continuité, dont la plus petite entraînerait infailliblement la perte de l'individu si elle ne pouvait se réparer, que nos tissus et nos humeurs sont doués de propriétés telles, que cette réparation en est le résultat ? Et si l'on a pu prouver que la fièvre est utile, c'est-à-dire providentielle, n'est-il pas pour le moins aussi facile de prouver que l'inflammation reconnaît la même cause ?

Thérapeutique et matière médicale. — La thérapeutique est certainement le but principal, le centre d'attraction de toutes les branches des sciences médicales. Le but unique de tous les travaux des médecins a toujours été de résoudre cette question qui domine toute la médecine: *Une maladie étant donnée, trouver le remède.* De toutes les théories émises depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, et dont le sort commun a été d'aller se rejoindre dans le Lethé, aucune n'a pu donner la solution du problème, quoique toutes s'en soient vantées. On s'est, en désespoir de cause, rejeté sur l'empirisme méthodique que nous avons apprécié plus haut, et

MM. Trousseau et Pidoux ont prononcé l'oraison funèbre de ces mêmes théories, en disant: « *On ne cherche pas les spécifiques, on les trouve.* » Nous allons chercher, au moyen des principes que nous professons, à savoir si nous devons accepter cet *ultimatum*.

Reportons-nous à ce que nous avons dit du règne qualitatif, en rappelant succinctement ce que nous entendons par ce règne.

La qualité d'une chose, d'un être quelconque, est ce qui fait qu'il est ce qu'il est.

Lorsque deux ou un plus grand nombre d'éléments chimiques s'unissent, leurs qualités particulières disparaissent, et le nouveau corps possède une qualité qui lui est propre.

Les êtres organisés ont : 1° une qualité propre à l'espèce; 2° les principes immédiats qui les composent ont chacun leur qualité particulière; 3° dans des circonstances données, et selon leur nature, ils peuvent encore avoir une qualité propre à l'individu.

C'est la qualité spécifique d'un être organique résidant en lui, alors qu'il n'est encore que germe, et qui lui a été communiquée par ses parents, qui modifie la force vitale, de manière à ce qu'il se développe suivant le type de son unité spécifique.

Cela posé :

L'âme humaine étant une dans son essence, c'est dans l'âme que réside la qualité qui fait que l'homme se développe en tant qu'homme.

L'homme possède, indépendamment de sa qualité d'homme, une qualité individuelle qui constitue son caractère, son tempérament, son idiosyncrasie.

Il n'est pas utile de démontrer que l'organisme normal peut être troublé par addition et par soustraction. Mais l'expérience démontre que les qualités d'un composé peuvent être changées sans addition ni soustraction, mais par de simples changements dans les rapports intimes de ses éléments. En chimie inorganique, les acides S^2O^2 et S^5O^5, et dans la chimie organique, les acides cyanique, fulminique et cyanurique, ainsi que la cyamélide, sont composés des mêmes éléments et dans les mêmes proportions; d'où l'on est en droit de conclure que les perturbations de l'organisme peuvent être produites par des changements dans les rapports des qualités

des éléments de ce même organisme. Il est inutile d'ajouter que ces trois causes peuvent agir ensemble ou séparément. Il est évident, en partant de ces principes, que, quoi qu'en ait dit Hippocrate, on peut obtenir la guérison des malades par addition, soustraction ou changement de rapports (des qualités élémentaires de l'organisme).

Maintenant, supposez la science arrivée à ce point où j'ai l'intime conviction qu'elle arrivera, à savoir : que le médecin puisse, d'une part, non-seulement analyser les éléments morbides d'une maladie, mais encore reconnaître les qualités de ces mêmes éléments; qu'il puisse, en outre, reconnaître les qualités des substances médicamenteuses, il lui sera, je pense, facile de combattre la maladie. Si une qualité fait défaut, il ajoutera cette qualité; si une qualité nuisible cause l'affection, il la détruira par la qualité contraire; enfin, tout porte à croire que, dans un tel état de choses, il lui sera également facile de rétablir les rapports naturels des qualités qui auraient été changés.

« Nous ne voyons que l'écorce des choses, a dit Gassendi; Dieu seul les voit en elles-mêmes. » Une variante de cette pensée est celle-ci : Nous ne pouvons connaître l'essence des choses, car si nous la connaissions, nous serions Dieu lui-même. Tout cela est vrai; mais connaissons-nous des corps tout ce que nous pouvons en connaître? Qui oserait l'affirmer! Et quoique nous ne puissions pas arriver jusqu'à la connaissance de la nature intime des qualités des corps, nous pouvons reconnaître ces qualités, apprécier leur action dans une certaine limite, et sans doute aussi reconnaître la nature du rapport intime qui lie ces qualités considérées comme causes avec l'effet qu'elles produisent.

Une autre pensée, que j'ai entendu professer par plusieurs hommes éminents, est celle-ci, qui est un corollaire de la précédente : Et du reste, qu'avons-nous besoin en thérapeutique de connaître l'essence des choses? Quand nous saurions bien pourquoi l'opium fait dormir et pourquoi le quinquina guérit la fièvre, nous ne serions pas plus avancés qu'avant.

Distinguons bien. Pour savoir pourquoi l'opium fait dormir, il n'est pas nécessaire de connaître la nature intime de l'opium, mais seulement la nature du rapport qui lie la cause appelée *opium* avec l'effet appelé *sommeil*. D'un autre côté, maintenant que l'on connaît l'action de l'opium et du

quinquina, on ne serait guère plus avancé quant à l'opium et au quinquina, c'est possible; mais si nous ne connaissions pas leur action, nous en serions, pour la fièvre, juste où nous en sommes pour le cancer. Supposons maintenant qu'il y ait (et je suis persuadé qu'il existe) un spécifique contre cette terrible affection; supposons encore qu'on sache précisément en quoi consiste la qualité de la diathèse cancéreuse, et qu'on sache avec cela apprécier avec exactitude les qualités des médicaments, ne pourrait-on pas *chercher* parmi ceux-ci celui qui aurait une qualité opposée, et ne serait-on pas en droit de penser qu'on devrait *le trouver?* Je reprends donc et je dis : *On ne cherche pas encore les spécifiques, on les trouve;* mais plus tard *on ne trouvera plus les spécifiques, on les cherchera.* Je dis de plus, il nous importe beaucoup de savoir pourquoi le quinquina guérit la fièvre et pourquoi l'opium fait dormir; parce que si nous savions cela, nous saurions aussi, ou nous serions bien près de savoir pourquoi, par exemple, le cancer est cancer, et pourquoi tel moyen thérapeutique peut et doit le guérir.

Je sais bien qu'aux yeux de beaucoup de gens, tout cela pourrait n'être que le rêve d'une imagination malade. Ils pensent que le génie de l'homme ne saurait s'élever à une telle hauteur, et cependant chaque jour la découverte d'un fait scientifique dont on ne se doutait pas surgit dans le monde, et le lendemain on s'étonne encore qu'une semblable découverte vienne s'ajouter à la liste des précédentes. Mais, mon Dieu! hommes de peu de foi, ne vous méfiez-donc pas tant de vos propres forces, et fiez-vous donc davantage à la Providence. Comment! la maladie serait un des accidents de la nature humaine, et le Créateur n'aurait pas donné le remède, ou, s'il l'avait donné, l'homme ne saurait jamais le trouver que par un *hasard* qui pourrait bien ne pas se présenter! Je ne sais si j'exagère, mais il me semble qu'une telle croyance est bien voisine de l'impiété.

Les praticiens ont compris depuis long-temps l'avantage qu'il y aurait à établir des méthodes générales de traitement pour une maladie donnée; mais l'expérience a prouvé que très-souvent, et même dans le cas de spécificité morbide, la méthode générale fait défaut, et l'on est obligé d'avoir recours à des méthodes spéciales, méthodes qui varient suivant les idio-

syncrasies, l'origine de la maladie, la constitution atmosphérique, etc., etc. Heureux encore lorsque les méthodes spéciales atteignent le but!

De notre manière d'envisager la maladie et le remède, découle cette conséquence : que la connaissance des qualités élémentaires de l'homme et des *circumfusa* permettrait d'établir une échelle comparative de tempéraments ou d'idiosyncrasies et d'éléments morbides qui faciliterait singulièrement la détermination de la maladie et du remède; de là, des méthodes générales beaucoup plus nombreuses, il est vrai, mais beaucoup plus sûres.

Opérations et appareils. — Quand le médecin armé de la thérapeutique eût reconnu son impuissance à triompher de certaines maladies extérieures, il eût recours au feu; celui-ci lui faisant défaut à son tour, il osa, dans l'intérêt de son semblable, porter sur lui le fer tranchant, et la médecine opératoire fut créée. Mais que de fois le chirurgien a pu observer, s'étonner même de l'étendue des souffrances que l'homme était capable de supporter pour conserver la vie! Et le philosophe, à la vue de ce spectacle douloureux, a pu admirer la grandeur de la Providence. Si la douleur, en effet, avait fait désirer la mort à l'homme, que serait devenue l'humanité réduite au petit nombre d'heureux? Mais il semble, au contraire, que plus la condition de l'homme est malheureuse, plus il tient à la vie; de même qu'il tient d'autant plus au sol qui l'a vu naître, qu'il est né sous un ciel plus ingrat, dans un pays plus deshérité. Le Parisien est cosmopolite, le Samoïède meurt de chagrin loin d'un pays dont l'idée seule nous cause un sentiment d'horreur.

Après la découverte des propriétés anesthésiques de l'éther, qu'est-ce que l'homme n'est pas en droit d'espérer de l'étude des lois de la nature créées providentiellement? Les conditions de bien-être de la brute existent; elle en prend immédiatement connaissance; elle n'est susceptible d'aucun perfectionnement, à moins toutefois qu'il ne soit du fait de l'homme. Les conditions de bien-être de l'homme existent également; mais ces conditions sont soumises à des lois que l'homme est destiné à découvrir, en vertu de la faculté de causalité qu'il possède : c'est ce qui constitue sa perfectibilité. En un mot, l'humanité comme l'individu est l'artisan de son

bonheur. *Crescite et multiplicamini*, voilà la loi commune à tout être organique. *Quærite et invenietis*, voilà la loi spéciale de l'humanité. Son bonheur est à ce prix.

Hygiène. — Nous avons dit nos espérances relativement à la thérapeutique ; nous avons dit tout ce que le génie de l'homme pouvait espérer des ressources que la Providence lui a ménagées ; nous avons dit aussi à quelles conditions il dévoilerait les secrets de la nature.

Voici venir maintenant une branche du grand arbre des connaissances humaines qui est appelé à réduire peut-être de la moitié, peut-être des trois quarts, peut-être de beaucoup plus encore, la liste des souffrances de l'humanité. Mais ici, comme partout, la justice divine se montre dans tout son éclat. La grande loi de la solidarité nous apparaît pour nous enseigner que l'humanité est un être moral qui ne peut être scindé dans son origine et sa fin. Le bien ou le mal, le bonheur ou le malheur d'une de ses parties se réfléchit sur l'ensemble et *vice versâ*.

Quelque bien ordonnée que soit l'hygiène publique, elle est impuissante pour atteindre le but qu'elle se propose, sans le concours général, absolu, de tous les membres dont se compose la société ; de même que l'hygiène privée ne saurait arriver à ses fins si l'hygiène publique ne lui vient en aide. Comment, en effet, pourrai-je me garantir de la fièvre paludéenne et de ses funestes effets, s'il est permis à mon voisin d'entretenir près de sa demeure des flaques d'eau stagnante où se putréfient des matières végétales, ou si l'autorité laisse séjourner ces mêmes eaux sur la voie publique ? Mais allons plus loin : que pourra faire l'hygiène publique lorsque la misère, la nécessité avec son bras de fer, aura réuni dans un espace trop restreint une nombreuse famille fatalement destinée à s'étioler dans un local étroit, privé des rayons du soleil, dans un air constamment vicié par des émanations malfaisantes? La misère et l'ignorance produisent la malpropreté, et celle-ci produit la maladie. L'excès de travail et les privations la produisent aussi. L'hygiène publique est alors impuissante. Le malheureux, courbé sous le poids de son infortune, porte un regard d'envie sur ceux que la fortune favorise : de là, des jalousies, des haines, des commotions à jamais déplorables ; et voilà comment le bonheur des

uns est troublé, menacé même par le malheur des autres. Ajoutez encore le spectacle déchirant de la misère publique et privée, les épidémies dont l'hygiène privée ne garantit pas toujours ; ajoutez encore une foule d'autres maux engendrés par les mêmes causes, et devant cet effrayant tableau reconnaissez le doigt de Dieu.

Ainsi donc, hygiène privée et publique, bonheur et malheur public ou particulier, santé, maladie, ordre social, paix et liberté, trouble, anarchie, oppression, tout cela se tient, s'enchaîne par le lien providentiel de la solidarité.

Accouchements. — La question obstétrique est, sans contredit, une des plus intéressantes, tant par son importance intrinsèque que sous le rapport philosophique. Nous avons parlé plus haut de la génération de l'être, ou plutôt de la transformation de l'œuf en germe dans l'acte de la fécondation. Nous avons dit aussi que le plaisir attaché à cette fonction physiologique reconnaît évidemment une cause providentielle, ayant pour but la conservation du genre humain. Tout a été prévu pour que le germe, d'une si petite dimension et d'une altération si facile, soit transporté sûrement et sans secousse dans l'organe où il doit se transformer en embryon, puis en fœtus.

Parlons d'abord de la grossesse.

Les accoucheurs distinguent dans la grossesse trois périodes successives, caractérisées par une diathèse dominante.

1re *période.* — Diathèse nerveuse.

2e *période.* — Diathèse sanguine.

3e *période.* — Diathèse lymphatique.

Voyons quelles sont les causes providentielles de la succession de ces trois diathèses.

1re *Période.* — Tout porte à croire que le fluide nerveux et le principe vital sont deux dynamides différents, et personne n'ignore l'influence puissante que le premier exerce sur l'organisme. Chez la femme, le système nerveux généralement plus développé que chez l'homme, toutes choses égales d'ailleurs, la rend plus impressionnable et capable de conserver plus long-temps une impression reçue. L'acte générateur est accompagné

d'une violente secousse du système nerveux, secousse qui, chez quelques femmes, est voisine de la syncope. La fécondation a lieu sous l'influence de cette excitation remarquable du système nerveux, excitation qui imprègne pour ainsi dire l'organisme tout entier de la femme, et dont le but est de déterminer une modification du principe vital telle, que ce principe se communiquera de la mère à l'œuf, qui jouira dès-lors d'une vie propre. L'organisme seul avait produit l'œuf; l'œuf fécondé est devenu germe; ce germe jouit maintenant d'une vie particulière, mais non indépendante. Abandonné à ses propres forces, il ne tarderait pas à périr; qu'on me passe l'expression : il n'a pas assez de vie. L'excitation modificatrice devra donc se continuer pendant un certain temps, et c'est dans l'organisme maternel qu'elle résidera; les premiers temps de la grossesse seront donc marqués par la présence de symptômes nerveux. Cette période peut, à bon droit, être appelée *période d'excitation*.

2e *Période.* — Grâce à cette excitation permanente, le germe est devenu embryon ; la vie s'est concentrée en lui. L'excitation trop long-temps prolongée pourrait lui devenir funeste, ainsi qu'à la mère; d'ailleurs, l'époque s'avance où il sera fœtus, c'est-à-dire où toutes ses parties seront distinctes, et pour le développement de ses organes les matériaux devront abonder : le sang maternel qui recèle ces matériaux devra donc se former en quantité suffisante pour fournir à la nutrition du nouvel être. Mais tout est prévu : la diathèse nerveuse s'efface peu à peu, pour faire place à la diathèse sanguine. Cette seconde période peut être, à juste titre, appelée *période de nutrition.*

3e *Période.* —Le fœtus s'est développé; bientôt il devra voir le jour. Il ne peut y arriver que par l'unique voie que la nature lui a préparée; mais dont l'étroitesse, trop disproportionnée avec son volume actuel, ne lui permettra jamais d'arriver à l'extérieur sans un agrandissement considérable de ce canal. Cet agrandissement aura lieu, mais par quel moyen? Il est bien simple. On démontre en physique que, lorsqu'un vase creux augmente de volume dans toutes ses parties, sa capacité intérieure augmente aussi : or, l'afflux d'une grande quantité de liquide dans toutes les parties du canal vulvo-vaginal en augmentera toutes les dimensions, et par conséquent le diamètre. C'est pour remplir ce but que les liquides blancs afflueront

en abondance, occasionnant une tuméfaction générale. Ajoutez à cela l'élasticité propre des tissus, la sécrétion abondante de liquides destinés à lubrifier le canal, les contractions utérines, et vous comprendrez comment le fœtus pourra être expulsé par une voie qu'il semblait ne devoir jamais parcourir. Le nom de *période d'expulsion* conviendrait donc parfaitement à la troisième période.

Hors le cas de parturition, l'utérus ne jouit pas de la sensibilité douloureuse, ou du moins n'en jouit que d'une manière très-obscure. La cause naturelle de ce fait se trouve dans son appareil nerveux; la cause providentielle est, que si l'utérus eût été doué d'une sensibilité égale à celle dont jouissent les muscles de la vie de relation, par exemple, les changements si remarquables qui s'opèrent en lui pendant la gestation n'auraient pas manqué d'exciter cette sensibilité, et chaque impression reçue du dehors aurait été une sensation douloureuse. Joignez à cela les mouvements du fœtus, plus tard les contractions expulsives et le retour de l'utérus à l'état normal, et la vie d'une femme, depuis la conception jusqu'à l'accouchement et bien au-delà, eût été un martyre de dix mois environ, bien capable d'entraver la reproduction de l'espèce. Ajoutez encore que cette sensibilité n'aurait pu être que défavorable au développement du fœtus, en ce sens qu'elle aurait certainement excité des contractions intempestives.

Quant à la sympathie qui existe entre les organes de la génération et ceux de la lactation, et aux phénomènes qui éclatent dans ces derniers peu de temps après la conception, s'il est difficile, pour ne pas dire impossible d'en déterminer la cause naturelle, la cause providentielle en est si évidente qu'il est inutile de nous y arrêter.

Remarquons encore que l'insensibilité providentielle de la matrice nous explique l'influence que cet organe exerce sur le reste de l'économie. En effet, ce qui constitue la femme, c'est l'utérus; et tout, dans elle, est fait en vue des fonctions de cet organe. Il est sujet à des affections diverses; mais, insensible comme il l'est, comment l'économie serait-elle avertie des lésions de cet important organe s'il n'existait pas des troubles sympathiques pour préciser le lieu où l'action thérapeutique doit être dirigée?

L'expulsion du fœtus, avec l'appareil symptomatique qui l'accompagne,

était bien digne de fixer l'attention des physiologistes, et il était raisonnable d'en chercher la cause naturelle. L'anatomie nous a dévoilé cette cause, qui réside dans la texture musculeuse de l'organe dans le sein duquel le fœtus s'est développé ; mais on est allé plus loin, et l'on a cherché la cause déterminante des contractions utérines. On est arrivé à cette conclusion, que, pendant la gestation, il y avait tolérance réciproque entre le fœtus et l'utérus, et qu'à la fin de la grossesse, la tolérance réciproque faisait place à un antagonisme réciproque. Jusque-là tout allait bien. Mais on s'est demandé les causes de cette tolérance et de cette intolérance. C'est alors que s'est ouvert le champ des hypothèses ayant pour but de déterminer la cause naturelle d'un phénomène qui ne reconnaît qu'une cause providentielle ; c'est alors qu'il est arrivé ce qu'on pouvait prévoir : les explications n'ont rien expliqué. La tolérance existe pendant la gestation parce que le fœtus a besoin de l'utérus, et, hors le cas d'accident, l'utérus attend patiemment que le fœtus soit apte à jouir de sa vie propre, indépendamment de l'organisme maternel et sans que son existence soit menacée par le fait seul de cette indépendance ; mais, *au terme fixé*, l'intolérance s'établit et le fœtus est expulsé.

Dans l'expulsion, le fœtus exécute des mouvements de translation, de rotation, d'extension de la tête, etc., mouvements exigés par la forme que présente dans ses diverses parties la voie qu'il doit parcourir, et par la forme de ses parties les plus volumineuses, la tête, les épaules. La nécessité de ces divers mouvements est trop évidente pour que nous nous y arrêtions plus long-temps.

Clinique interne.—Quoique la théorie des crises soit contestée aujourd'hui par beaucoup de médecins, on ne saurait nier que, dans un grand nombre d'affections pyrétiques, la terminaison de la maladie coïncide avec des sécrétions plus abondantes que dans l'état normal, ou bien encore avec la formation d'abcès. Je crois qu'il faut regarder les choses à travers le prisme trompeur d'idées préconçues, pour voir dans cette coïncidence un simple effet du hasard. La théorie des jours critiques, telle que l'a donnée Hippocrate et son Ecole, n'a pu survivre qu'avec des modifications tellement importantes, qu'il n'en est guère resté que l'idée de terminaison

probable d'une maladie, à une époque qui varie dans de certaines limites : quelquefois très-restreintes, comme dans une fièvre pernicieuse; quelquefois très-étendues, comme dans la fièvre typhoïde. La théorie des crises, au contraire, subsiste encore dans presque toute son intégralité ; du reste, à notre point de vue, rien de plus simple que l'explication de ce fait évidemment providentiel. Le remède introduit par l'art dans l'économie n'est pas toujours nécessaire pour la guérison. Les principes dynamiques peuvent imprimer à l'organisme des mouvements tendant au rétablissement de l'équilibre. La vie peut, en modifiant certaines affinités, produire des combinaisons dont les qualités peuvent rétablir l'état normal. Il peut se faire aussi que ce soit simplement la formation de ces produits qui entraîne la modification salutaire. Quoi qu'il en soit, ces produits, s'ils sont des sécrétions, sueur, urine, diarrhée, etc., seront portés au-dehors par les voies ordinaires, *emportant avec eux le principe morbide*, c'est-à-dire ayant détruit la cause perturbatrice. Mais quelquefois la crise s'opère au moyen d'*abcès* qui se forment dans le tissu cellulaire, abcès dont le produit définitif (le pus) devra, comme les sécrétions, être rejeté hors de l'économie, pour que le but providentiel de la crise soit rempli. Aussi le praticien favorise-t-il toujours le développement de la crise, évitant avec soin qu'elle ne soit arrêtée dans sa marche. Il se gardera bien, par exemple, de chercher à arrêter une diarrhée critique; et si un abcès était le phénomène qui doit juger la maladie, il fera en sorte de le laisser mûrir et se gardera bien de chercher à en favoriser la résolution, parce qu'il sait que dans l'un et l'autre cas une telle conduite pourrait entraîner la perte du malade.

Les médecins, persuadés de l'utilité des crises, cherchent, dans de certaines circonstances, à en provoquer artificiellement. Quelquefois ces tentatives sont suivies de succès : ils ont aidé la nature; mais quelquefois aussi leurs efforts sont inutiles, et quoique la crise soit le résultat de la médication, elle ne remplit pas toujours le but que le médecin s'est proposé. C'est que, comme nous l'avons souvent entendu dire à M. Brachet, un de nos honorables maîtres, la crise artificielle porte souvent à faux, tandis que la crise naturelle manque rarement son but.

Médecine morale.— Il résulte de ce que nous avons dit en parlant du règne hominal, que, pour nous, les passions sont des effets souvent complexes, reconnaissant pour cause naturelle des éléments que nous avons classés méthodiquement. Pour nous, ces éléments ne sont autre chose que des forces destinées à faire fonctionner la machine humaine; aussi les avons-nous classées sans hésiter dans le règne dynamique, à côté de l'attraction, de la lumière, de l'électricité, etc.

En partant de notre déclaration de principes, la conséquence rigoureuse de cette manière d'envisager les éléments passionnels est que, les passions faisant partie intégrante du règne hominal, leur existence reconnaît une cause providentielle. Elles appartiennent essentiellement à la nature humaine, et l'idée d'un *homme sans passions* n'est à nos yeux qu'une utopie, aussi impossible à réaliser que pourrait l'être la prétention de faire remonter un fleuve vers sa source.

En disant :

> Ah! fort bien! vous nommiez les passions des maux!
> Sans elles nous serions au rang des animaux,

Collin d'Harleville n'a dit que la moitié de la vérité; et cela est si vrai, que Condillac et Charles Bonnet n'ont rien pu trouver de mieux pour figurer un homme sans passions, que de le représenter par une statue. De tout temps les poètes, les philosophes, les moralistes, les médecins et autres ont fait appel aux passions humaines, afin d'en tirer parti au profit de l'humanité. Ceux même qui prétendaient que toutes les passions étaient mauvaises, ont fait appel à quelques-unes de ces mêmes passions pour démontrer et faire adopter leurs systèmes. Les Stoïciens, en effet, n'ont été éminents par leurs vertus que parce qu'ils plaçaient au premier rang de celles-ci :

La crainte, ou plutôt l'amour et le respect de la Divinité (théophilie);
L'amour du prochain (pantophilie);
L'amour paternel et filial (liens de famille);
L'amour et le dévouement pour sa patrie (*id.*);
Le désir d'acquérir des talents et de s'illustrer (désir d'acquérir S);

Le dévouement à ses amis (amitié S).

Le sentiment de la famille est si intimement lié à l'idée de l'*amour*, qu'il est impossible de considérer le dernier comme *mauvais en soi*.

Les peuples les plus religieux n'ont-ils pas associé la musique vocale et instrumentale au culte de la Divinité (sens de l'ouïe)?

Les hommes les plus vertueux se sont-ils jamais fait le moindre scrupule de varier leurs études, leurs occupations, afin d'en augmenter le charme (pécillée)?

L'Homme-Dieu a souffert qu'on versât sur sa tête des parfums d'un grand prix (sens de l'odorat). Il a assisté aux noces de Cana ; il s'est plu, étant à table avec ses disciples et même avec des Pharisiens, à les entretenir des choses du Ciel (hylopsychée). Enfin, c'est lui qui a dit: *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi* (esprit de parti).

Si les éléments passionnels, qui du reste peuvent être des passions, sont providentiels, ils sont non-seulement utiles, mais même nécessaires, indispensables, et par conséquent *bons en soi*. Mais de même que le fer et le feu, qui sont essentiellement bons et utiles à l'homme, sont devenus dans ses mains criminelles des instruments de malheur, de destruction et d'horribles forfaits ; de même aussi les éléments passionnels, qui, pour me servir du langage que Descartes emploie à tort en parlant des passions, sont tous bons de leur nature, sont devenus pour lui une occasion de maux sans nombre, d'abrutissement physique et moral, de la plus effrayante dégradation.

En étudiant les lois qui régissent un des éléments du règne dynamique, l'homme a pu maîtriser la foudre! Et le simple énoncé de ce fait, vulgaire aujourd'hui, aurait été traité dans l'antiquité de démence ou d'impiété. Ne pourrait-on donc pas, en étudiant la partie passionnelle de ce même règne, maîtriser ces éléments, plus terribles cent fois, il est vrai, que le premier, et comme lui, sans doute, soumis à des lois qui pourront être découvertes à leur tour? Rien ne prouve le contraire.

Les éléments passionnels de l'animal ne lui causent aucun dommage. L'homme, créé à l'image de la Divinité, serait-il donc, par le seul fait de son organisation, destiné fatalement à des maux sans remède, et devrait-il payer par des supplices sans cesse renaissants la plus belle de ses préroga-

tives ? J'ai trop de confiance en la bonté infinie du Créateur pour accepter une pareille idée. L'animal, en vertu de sa nature propre, suit, sans les connaître et sans s'en écarter, les lois qui régissent son système passionnel. L'homme, doué de la faculté de causalité, ne pourra que s'égarer tant qu'il n'aura pas découvert ces mêmes lois. Je l'ai dit, la loi spéciale de l'humanité est celle-ci : *Quærite et invenietis*.

Jusqu'à présent, le sort du philosophe est de former sans cesse des vœux stériles à l'endroit des maux que les passions attirent à l'homme. Là ne se borne pas le rôle du médecin qui ne s'est pas contenté d'étudier l'homme physique, mais qui est allé fouiller dans les plus profonds replis de son cœur, qui a compris toute la distance qui sépare l'art vétérinaire de l'art médical, et qui s'est préparé de longue main à traiter les vices de conformation, les maladies et les plaies de l'âme, aussi bien que celles du corps. La médecine morale n'est pas une des branches les moins importantes de l'art de guérir ; mais là, comme ailleurs, la méthode est nécessaire, aussi bien que la connaissance des parties.

La méthode. — La meilleure que nous connaissions pour traiter une maladie, consiste à analyser cette maladie, c'est-à-dire à en déterminer les éléments morbides ; puis, à les classer, les hiérarchiser, afin d'en déduire les indications qui doivent diriger le médecin dans le choix des moyens propres à remplir ces mêmes indications. Or, nous ne pensons pas qu'on doive procéder autrement dans la médecine morale, qui ne saurait, plus que l'autre, être livrée aux chances du hasard ou d'un empirisme inintelligent.

La connaissance des parties. — L'anatomie apprend au médecin à distinguer les unes des autres les parties qui constituent l'agrégat humain, et la physiologie le guide dans la détermination de leurs usages. Ces deux sciences lui apprennent encore les modifications qui y surviennent dans les différentes périodes de la vie, et, par suite, les époques où elles commencent à fonctionner et celles où leurs fonctions sont terminées. L'analyse passionnelle est l'anatomie morale, et la psychologie répond à la physiologie. Par l'analyse, nous avons déterminé les éléments passionnels de l'homme : nous pensons en avoir donné le tableau complet. La psychologie nous apprend que les passions ne sont que les effets de

ces éléments agissant *libres ou combinés*; que ces combinaisons peuvent présenter un nombre infini de variétés, soit par le *nombre*, soit par l'intensité des éléments; que les forces élémentaires passionnelles peuvent être *viciées*, c'est-à-dire avoir une mauvaise direction, et que la direction anormale de ces mêmes forces peut être une cause de variété dans les produits de leurs combinaisons. Elle nous apprend encore que le médecin, plus que tout autre, doit se tenir en garde contre cette erreur depuis trop long-temps accréditée, que *l'âge éteint la passions.* Certainement, je n'entends pas parler ici d'un vieillard décrépit et qui ne tient à la vie que par un fil que la moindre secousse peut rompre; je veux seulement parler de la vieillesse, de cet âge qui succède à l'âge mûr et où l'homme jouit encore de toutes ses facultés intellectuelles. Si l'on disait que l'amour est une passion qui s'éteint avec l'âge, je ne ferai aucune objection; mais rapporter, pour ainsi dire, tout le système passionnel de l'homme à un seul de ses éléments, pour en déduire la conséquence qu'à 60 ans l'homme n'a plus de passions, c'est une erreur que je n'ose qualifier, et qu'une observation même superficielle dissipe promptement, comme nous allons le démontrer.

Passions sensitives (égophilie). — La vue et l'ouïe peuvent s'affaiblir avec l'âge, il est vrai; mais le vieillard qui avait le sentiment du beau physique et qui aimait la musique, n'en perd pas le goût tant qu'il conserve l'usage de la vue et de l'ouïe: il le conserve même au-delà. Beethoven, aveugle et sourd, était encore musicien. Il en est de même de l'odorat, du goût et du tact. Quant à l'égophilie, les âges extrêmes de la vie se montrent très-souvent avec prédominance de cet élément passionnel.

Passions mixtes (oligophilie). — Le *désir d'acquérir* domine en mode spirituel chez les jeunes gens, et en mode matériel dans l'âge mûr.

L'*amitié* en mode matériel trouve difficilement accès dans le cœur des gens âgés, elle est au contraire dominante chez les jeunes gens et surtout chez les enfants. Le contraire a lieu pour l'amitié en mode spirituel.

Les *liens de famille* prennent de la consistance avec l'âge; aussi voyons-nous souvent les gens âgés *s'attacher au positif*, comme on dit dans le

monde, non pas parce qu'ils ont peur de manquer, mais parce qu'ils ont peur que leurs enfants n'aient pas assez. L'amour de la patrie se grave plus profondément au cœur de l'homme à mesure qu'il avance en âge; il le reporte par-delà la vie ; aussi la mort serait-elle moins amère au vieillard exilé s'il pensait que sa cendre reposât dans le lieu qui l'a vu naître.

L'*amour matériel* s'éteint avec l'âge ; le contraire a lieu pour l'amour spirituel, et l'homme qui a eu le bonheur de conserver jusque dans un âge très-avancé celle qui fut la compagne de sa jeunesse, ne la chérit pas moins qu'à l'époque où les plaisirs sensitifs avaient été la principale cause de leur union.

C'est dans la vieillesse que l'*oligophilie* atteint son maximum d'intensité. Ceci peut paraître paradoxal quand on voit que les vieillards recherchent peu la société. C'est que la *sociabilité éventuelle* n'est plus de leur goût ; ils préfèrent au contraire la *sociabilité permanente*, et s'ils ont perdu leurs vieilles intimités, comprenant qu'ils n'ont plus le temps de s'en créer de nouvelles, ils se renferment en eux et vivent de leurs souvenirs. Le vieillard ne forme pas de nouveaux liens affectueux, mais la perte de ceux qu'il possède lui cause souvent la mort.

Passions de l'âme (pantophilie).—Esprit de parti. Le vieillard a ce sentiment profondément enraciné dans le cœur ; vous le lui arracheriez plutôt que de le convertir.

Pécillée. Le vieillard est, moins que le jeune homme, porté au changement ; cependant il ne craint pas un peu de distraction. Il est plus apte à s'arrêter long-temps à une même idée, parce qu'il a vieilli avec elle, parce qu'il en a pris l'habitude. Moins disposé aux mouvements vifs et violents par rapport aux changements survenus dans son organisme, la nature lui devait une compensation, elle la lui a accordée.

Hylopsychée. Les sens ayant perdu de leur empire à mesure que l'âme a pris le dessus, le vieillard goûtera davantage les plaisirs que peut lui procurer celle-ci ; mais je n'en ai jamais vu dédaigner les plaisirs des sens dans la mesure qui convient à leur état actuel, et négliger de les allier aux premiers toutes les fois qu'ils le pouvaient.

Pantophilie. Je suis porté à croire que le vieillard est moins égoïste

qu'on se plait généralement à le dire. Il a vécu, il a de l'expérience, les apparences le séduisent peu. Sans être moins généreux, il est devenu plus prudent. S'il n'aimait pas ses semblables, s'inquièterait-il autant de leurs faits et serait-il aussi prodigue de conseils?

Théophilie. Cet élément passionnel, bien loin de diminuer, atteint son maximum d'intensité chez l'homme qui a long-temps vécu, et y acquiert souvent les proportions d'une passion violente. De tout temps les vieillards ont prêché l'amour de Dieu, l'honneur et la vertu. Tout le monde a toujours et si bien compris que cette passion appartient à la vieillesse, qu'on pardonne chez un jeune homme des transgressions d'un certain degré, tandis qu'on n'en excuse même pas de bien moindres chez un homme âgé.

En résumé, l'âge n'éteint pas les passions, il les change. Voici, selon nous, les éléments passionnels dominants suivant les âges.

Enfance. — Le goût, l'ouïe : — amitié, — pécillée, — égophilie.

Jeunesse. — L'ouïe, l'odorat : — amour, — pécillée, — pantophilie.

Age mûr. — L'ouïe, le tact : — désir d'acquérir, — psychillée, — oligophilie.

Vieillesse. — L'ouïe, le tact : — liens de famille, — esprit de parti, — théophilie.

La vue est élément passionnel dominant dans tous les âges.

Je ne sais si je m'abuse, mais je suppose qu'il serait superflu de démontrer tout ce qu'il y a de providentiel dans les changements que l'âge fait subir à la prédominance des éléments. Ce serait perdre du temps pour expliquer au lecteur ce qu'il a sans doute compris à la seule lecture.

Je crois avoir démontré la fausseté de cette opinion, qui veut que la jeunesse soit l'âge des passions et que la vieillesse en soit exempte. Cette erreur est dangereuse, parce qu'en l'acceptant, le médecin négligera de rechercher l'état moral chez les vieillards, et s'en préoccupera beaucoup plus chez les jeunes gens : cette marche peut avoir les plus graves conséquences.

Les jeunes gens sont généralement vifs, emportés, expansifs ; chez eux, le mal est plus facile à diagnostiquer, le remède plus facile à trouver. Les vieilles gens, au contraire, sont réfléchis, posés, peu communicatifs. Il faut

quelquefois une adresse infinie pour leur arracher le fatal secret ; et souvent le médecin a la douleur de voir succomber un malade qu'il eût peut-être conservé s'il avait connu la cause du mal.

Nous allons maintenant prendre un effet passionnel et voir si nous pourrons en déterminer les éléments. Nous ne tiendrons pas compte, dans l'application, des anomalies que peuvent présenter les forces élémentaires ; cette considération nous entraînerait dans trop de détails. Je négligerai à dessein de parler des symptômes. Les philosophes et les médecins qui ont voulu analyser les passions ont fait précisement le contraire ; ils se sont longuement étendus sur les symptômes et s'en sont tenus là. Je ne crois pas qu'il soit plus nécessaire de faire remarquer le vice de cette méthode, que de faire la critique de la médecine symptomatique.

Parlons de la colère, que tous les philosophes regardent comme une passion, et que plusieurs, Virey entre autres, ont placée au rang des passions primitives ou éléments passionnels. Je dis d'abord qu'il est rare que la colère existe comme effet passionnel unique, et encore plus rare qu'elle ne reconnaisse pour cause qu'un seul élément passionnel ; aussi suis-je embarrassé pour trouver un exemple de ce genre. De plus, dans le très-petit nombre qui se présente à mon esprit, je ne trouve que des exemples de colère bénigne, éphémère, et se rattachant à des éléments passionnels purement sensitifs : ainsi, un mélomane se dispose à aller entendre un concert, sans que rien autre ne l'ait engagé de sortir de chez lui ; en arrivant, il trouve la porte fermée, le concert n'ayant pas lieu pour une cause quelconque. Sa colère ne sera certainement ni violente ni de longue durée, et la première distraction qui se présentera sur son chemin, la fera bien vite évanouir.

Par contre, je ne suis pas embarrassé pour trouver un exemple complexe : Un père a une fille ; elle est riche et belle, elle va se marier demain, son gendre futur est le fils d'un ancien ami, un brillant avenir s'ouvre devant le jeune homme ; chacun se félicite de cette union ; un infâme ravisseur vient détruire tout un avenir de bonheur et d'espérance.

Il y aura dans le cœur de ce père, non-seulement colère, mais haine, désir de vengeance, indignation, terreur, pitié, etc. : c'est que les éléments passionnels mis en jeu sont si nombreux !

1° La perte de sa fille est un mal pour lui ; il est donc attaqué en lui-même (égophilie).

2° Cette fille est son enfant (liens de famille).

3° Ses rares qualités la lui rendent plus chère encore (liens de famille S).

4° Il est témoin du désespoir de son épouse, et l'affection qu'il lui porte augmente encore sa douleur (amour S).

5° Son gendre futur était déjà son fils (liens de famille S).

6° Le père du fiancé était son ami (amitié).

7° Ce mariage favorisait certains projets ambitieux (désir d'acquérir).

8° Les deux familles étaient en communauté d'opinion, de parti, d'idée (esprit de parti).

9° L'honneur de sa fille, qui est le sien propre, est atteint (théophilie).

Voilà, je pense, assez d'éléments passionnels pour exciter une passion regardée comme élémentaire. On m'objectera sans doute que j'ai pris un exemple très-compliqué et très-rare, mais j'ai pris à dessein les deux extrêmes; et, je le répète, dans les cas ordinaires, il est très-rare qu'un seul élément passionnel soit mis en jeu. L'analyse d'une passion, comme on le voit, peut présenter quelques difficultés quand on ne possède pas la connaissance des parties; et que serait-ce donc si nous voulions tenir compte d'éléments viciés, soit par une mauvaise éducation, soit par une foule d'autres circonstances? Comprend-on maintenant pourquoi chacun est d'accord sur ce point : que la médecine morale exige de la part du médecin une prudence, un tact particulier dont peu d'hommes sont susceptibles? Certes, il n'y a pas lieu de s'en étonner : jusqu'ici on n'a jamais fait en ce genre que la médecine des symptômes, et jamais celle des éléments. On est allé sans guide et sans principes, et les hommes qui ont eu des succès en ce genre ont dû leur réussite à la seule puissance de leur génie, qui a bien su prendre la bonne voie, mais qui n'a pas su l'indiquer aux autres. Hâtons-nous de dire que, même avec des principes, tout homme n'est pas également apte à faire la médecine morale; de même que, dans les mêmes conditions, tout homme n'est pas également apte à faire la médecine physique.

Ce qui précède me paraît suffisant pour expliquer ma pensée. Je n'ai pas voulu indiquer comment on doit faire la médecine morale ; c'est-à-dire,

je n'ai pas voulu la traiter au point de vue de l'art. J'ai voulu seulement indiquer quelle est, à mon sens, la méthode à suivre pour la bien faire; c'est-à-dire que j'ai voulu traiter la question au point de vue scientifique. Or, cette méthode n'est autre que celle qu'on doit suivre pour bien faire la médecine du corps.

Je termine en disant quelques mots sur le traitement, tel que je le comprends.

Réduire l'affection en ses éléments si cela est possible, puis établir, en partant de l'élément passionnel dominant, la méthode générale qui se rattache à trois chefs principaux :

I. Absorber un élément passionnel par un autre élément (méthode substitutive);

II. Diriger l'élément passionnel sur un autre objet (méthode directrice);

III. Modifier la passion : 1° l'exciter si elle pèche par défaut d'intensité; 2° la combattre, c'est-à-dire chercher à l'éteindre ou à l'affaiblir, si elle pèche par l'excès contraire (méthode modificatrice). Pour se faire une idée nette de cette méthode il faut se rappeler :

1° Que le caractère exerce une puissante influence sur les passions;

2° Que le tempérament tient presque toujours le caractère sous sa dépendance;

3° Que l'éducation, l'âge, les habitudes, les *circumfusa* et les *ingesta* modifient puissamment le tempérament. C'est donc souvent à celui-ci qu'il faut s'adresser quand les deux premières méthodes sont impuissantes.

FIN.

POST-SCRIPTUM.

Pour traiter des causes providentielles au point de vue de la médecine, je devais prendre des exemples dans les différentes branches de cette science. En choisissant mes exemples, j'avais un grand avantage : c'était de prendre ceux qui se prêtaient le plus à ce genre de considérations. En prenant, au contraire, mes questions de thèse tirées au sort, je me privais de ce même avantage, mais j'acquérais celui de démontrer la généralité de l'application de mes principes, et je n'ai pas cru devoir hésiter. Ai-je réusssi ? Je l'ignore; mes Juges me l'apprendront sans doute.

Trois questions sur quinze m'ont paru ne pas devoir être traitées : 1° la question de pharmacie ; 2° la question de médecine légale ; 3° la question de clinique externe. La première est toute pharmaceutique, ne se rattache aux causes providentielles que d'une manière très-indirecte, tout au moins dans l'état actuel de la science. La deuxième n'est que l'application des connaissances obstétricales à la détermination de certains faits, et j'avais une question d'accouchement à traiter. Comme j'avais déjà traité une question de pathologie externe, et que la troisième était assez insignifiante tant en elle-même qu'au point de vue où je m'étais placé, j'ai cru devoir la négliger.

Je n'ai pas cru non plus devoir traiter en particulier la question de pathologie et de thérapeutique générales, j'ai pensé que ma thèse entière y répondait suffisamment. Enfin, j'ai terminé par un chapitre sur la médecine morale, qui n'est pas comprise dans mes questions de thèse, mais que son importance m'ordonnait de ne pas négliger.

Un aussi vaste sujet était difficile à traiter dans un cadre aussi étroit que celui dans lequel j'étais renfermé; peut-être encore avais-je trop présumé de mes propres forces, et je crains bien, malgré tous mes efforts, de n'avoir pu éviter le double écueil dont parle Horace :

Brevis esse laboro, obscurus fio.

Permis d'imprimer :

Le Président-Censeur, **FUSTER.**

QUESTIONS TIRÉES AU SORT

auxquelles le Candidat répondra verbalement.

(Arrêté du 22 Mars 1842.)

CHIMIE MÉDICALE ET PHARMACIE. — *Rappeler les principales propriétés pharmaceutiques du quinquina.*

CHIMIE GÉNÉRALE ET TOXICOLOGIE. — *Du phosphore considéré comme poison. Son action sur l'économie ; ses lésions, et des procédés chimiques pour le retrouver dans les divers cas d'empoisonnement.* (Pag. 39-42.)

BOTANIQUE. — *Comment prouve-t-on que l'étamine est l'organe mâle du végétal ?* (Pag. 42-44.)

ANATOMIE. — *Indiquer les principaux caractères différentiels des crânes, suivant les races.* (Pag. 44-48.)

PHYSIOLOGIE. — *« Vivre, c'est sentir. » Cette proposition de Cabanis est trop ambiguë, trop vague, trop incomplète pour être de quelque utilité dans la rédaction des dogmes de la science. Donner donc une définition de la vie, qui nous donne une notion plus exacte de ce phénomène.* (Règne végétal, pag. 12-13.)

PATHOLOGIE ET THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALES. — *En quel sens Hippocrate unit-il la médecine à la philosophie ?*

PATHOLOGIE MÉDICALE OU INTERNE. — *Du diagnostic différentiel de la pneumonie et de la pleurésie. Est-il toujours possible, toujours avantageux ?* (Pag. 48-49.)

PATHOLOGIE CHIRURGICALE OU EXTERNE. — *Toutes les plaies du cœur sont-elles mortelles ?* (Pag. 49-51.)

THÉRAPEUTIQUE ET MATIÈRE MÉDICALE. — *Considérations sur les méthodes générales et spéciales de traitement.* (Pag. 51-55.)

OPÉRATIONS ET APPAREILS. — *De la pyrotechnie chirurgicale.* (Pag. 55-56.)

MÉDECINE LÉGALE. — *De l'accouchement, considéré au point de vue médico-légal.*

HYGIÈNE. — *Quels rapports y a-t-il entre l'hygiène privée et l'hygiène publique ?* (Pag. 56-57.)

ACCOUCHEMENTS. — *Du mécanisme de l'accouchement naturel par le sommet de la tête : position occipito-cotyloïdienne gauche.* (Pag. 57-60.)

CLINIQUE INTERNE. — *Comment faut-il traiter les abcès critiques dans la fièvre muqueuse ?* (Pag. 60-61.)

CLINIQUE EXTERNE. — *Quels sont les soins à donner au malade après la réduction des luxations ?*

TITRE DE LA THÈSE A SOUTENIR. — *Essai sur les causes providentielles, considérées dans leurs rapports avec l'art de guérir.*

Faculté de Médecine de Montpellier.

PROFESSEURS.

MM. BERARD ✻, Doyen.	*Chimie générale et Toxicologie.*
LORDAT O. ✻.	*Physiologie.*
DUPORTAL ✻.	*Chimie médicale et Pharmacie.*
DUBRUEIL O. ✻.	*Anatomie.*
GOLFIN ✻.	*Thérapeutique et Matière médicale.*
RIBES ✻, *Examinateur.*	*Hygiènc.*
RECH ✻.	*Pathologie médicale.*
RENÉ ✻.	*Médecine légale.*
ESTOR.	*Opérations et Appareils.*
BOUISSON ✻.	*Clinique chirurgicale.*
BOYER.	*Pathologic externe.*
DUMAS.	*Accouchements.*
FUSTER, Président.	*Clinique médicale.*
JAUMES.	*Pathologie et Thérapeutique générales.*
ALQUIÉ.	*Clinique chirurgicale.*
. . . . . .	*Botanique.*
. . . . . .	*Clinique médicale.*

M. LALLEMAND O. ✻, Professeur Honoraire.

AGRÉGÉS en exercice.

MM. CHRESTIEN.
BROUSSE.
PARLIER ✻.
BARRE, *Examinateur.*
BOURELY.
BENOIT.
QUISSAC.

MM. LOMBARD.
ANGLADA, *Examinateur.*
LASSALVY.
COMBAL.
COURTY.
BOURDEL.
. . . .